

Fabian Daurat

## **Une brève histoire de condition humaine**

*La Justice n'est pas un hasard*

À Pater Complexus,  
Pour qui j'ai tant d'amitié tendre, à qui je suis à jamais fidèle, dont je suis pour toujours  
profondément admirativement reconnaissant de l'œuvre, même et peut-être surtout  
quand je tue le père.

Filius Cosmicus Descatenatus.

*Table des matières :*

<b>Bienvenue peut-être</b>	<b>p.4</b>
<b>Chapitre I : Genèse, Hasard et nécessité</b>	<b>p.6</b>
Bang Bang!	p.6
Hasard ou coïncidence?	p.6
Le fruit Bios	p.7
La loi de causalité	p.8
Nécessité reine	p.10
Du mammifère à l'Homme	p.10
l'ADN de l'ADN	p.12
Physique quantique	p.13
La 5e dimension	p.14
Dieu vs Hasard	p.15
Ta race!	p.15
L'Homme est la matière	p.16
Allô ici la Terre	p.17
<b>Chapitre II : Le libre arbitre</b>	<b>p.18</b>
Choix de la conscience ou conscience du choix	p.19
Cas de figure arbitrale	p.20
Libre vertu	p.21
Je pense donc j'arbitre	p.22
Libre arbitre vs réalité	p.24
Le libre arbitre du bonheur	p.26
Qui décide?	p.27
Le cerveau, un organe comme les autres	p.28
Esprit es-tu là?	p.29
Des Hommes et des bêtes	p.30
Noosphère	p.30
Biotechnologies	p.31
Alpha et omega	p.32
<b>Chapitre III : La Justice au XXIe siècle</b>	<b>p.34</b>
Les dix commandements	p.34
Souffrance et douleur	p.36
Heureuse complexité	p.37
L'âge d'or et d'argent	p.37
L'intelligence du XXIe siècle	p.38
La vérité	p.38
L'éducation d'abord	p.39
De nobles mammifères	p.39
Au rang de l'Homme	p.40
Rigueur, cadre, exigence et discipline	p.41
Education aristocratique	p.41

La Justice et Dieu	p.42
Inch Alea	p.43
Tendres victimes	p.44
L'Homme hérite	p.45
L'idéal des idéaux	p.46
Grammaire de la condition humaine	p.48
Tripalium Tremens	p.48
Etimologie éthique appliquée	p.48
Le viol	p.49
La prostitution	p.49
Drôle de genre	p.50
Parents mode d'emploi	p.51
La mort	p.53
Homo economicus	p.54
Humilité	p.55
Ici moi-même	p.55

## ***Bienvenue peut-être***

Ne lis pas ce texte si tu n'aimes pas être surpris et bousculé, si tu as besoin que tes lectures ne fassent que renforcer tes convictions. Tu serais nécessairement déçu. Je le sais, parce que je ne partage avec personne l'ensemble des idées que je viens ici promouvoir et défendre, dont chacune est inaltérable. Parce que j'emprunte et rejette indistinctement les éléments de ma pensée auprès de toutes les chapelles idéologiques existantes et répertoriées. Si tu appartiens à l'une d'elles, tu seras nécessairement attaqué sur tout ou partie de tes convictions. Ne me lis pas non plus si tu cherches un essai, mon texte n'en a pas le format. Je ne suis ni philosophe, ni scientifique, ni professeur d'université, ni d'ailleurs étudiant, ni même artiste ou romancier. Je ne suis qu'un citoyen qui pense par lui-même, et qui éprouve le besoin d'en faire un récit, celui que tu as sous les yeux. Je t'invite cordialement à le découvrir si tu aimes les sensations fortes, la controverse, le doute bref, si tu as l'esprit ouvert.

En ce XXI<sup>e</sup> siècle, l'examen de la condition humaine s'impose à nous de manière frontale. Les questions fondamentales de l'existence, le pourquoi, comment sommes-nous là, que devons-nous faire, en d'autres termes, qu'est-il juste de faire et ne pas faire, toutes ces questions bien sûr, sont anciennes. Mais là où l'on puisait jadis les réponses aux sources des croyances et religions en vigueur, ne demeure plus, en guise de puits, qu'une fracture béante. Certes la science a pris le relais à certains égards, et nous verrons à quel point ses enseignements sont riches. Mais elle est impuissante à se substituer à l'autorité morale, elle n'en a pas, et c'est d'ailleurs son génie. Ainsi à ce jour, aucun récit, aucune logique, aucune proposition ne vient offrir aux êtres humains des représentations communes, alors que leur destin, lui, est commun sur cette planète toujours plus petite.

L'être humain est-il le fruit du hasard ? Si oui, qu'est-ce que le hasard ? L'être humain est-il la création de Dieu ? Si oui, qu'est-ce que Dieu ? L'être humain décide-t-il de son destin ? Est-il libre comme l'arbitre qui porte son nom ? Qu'est-ce que la liberté, le choix, la décision ? Si l'être humain n'est pas maître de son destin, qu'est-ce qui le gouverne ? Tout est-il fatalité, écrit depuis le commencement ? Ou bien tout est-il hasard ? Est-ce un mélange de tout cela, mais lequel ? Et sur le plan moral/éthique, y a-t-il un devoir, une responsabilité ? Lesquels ? Qu'est-ce que le bien et le mal, le vice et la vertu, pourquoi, comment ?

Voilà pêle-mêle les questions auxquelles ne proposent de réponses que les textes sacrés, anciens, qui requièrent la foi, mais la foi ne se commande pas.

« Crois ! » Comment croire celui qui te demande de croire ? Si celui qui dit la vérité te demande de le croire, qu'est-ce qui le distingue alors de celui qui ment ?

Malgré une grande latence, le XXI<sup>e</sup> siècle n'est plus un Territoire d'injonction à croire. Il faut désormais se distinguer des thèses opposées à la sienne par la démonstration, la rationalité. La foi religieuse du temps où la religion était reine des consciences, est en irréversible perte de vitesse au sein du monde occidental, malgré l'émergence de l'Islam, dont la percée est due à des facteurs sociologiques, bien plus qu'idéologiques.

On est en Islam parce que l'on en vient, ou parce que l'on s'identifie au sort social de ceux qui le portent. On est juif parce que sa mère l'est, on est chrétien par tradition, mais la foi, elle, décline. On voit des contre-exemples certes, mais ce sont des foyers, aussi vifs

et ardents soient-ils, ce ne sont que des épiphénomènes, en tout cas au sein du monde occidental. Ailleurs, la foi religieuse a encore de beaux jours devant elle.

Il n'en demeure pas moins que la marche inexorable de la civilisation des Hommes, c'est la rationalisation de l'idéologie à laquelle elle se conforme, sans quoi elle ne pourrait, elle ne pourra s'y conformer. André Malraux eut ce mot célèbre datant du milieu du XXe siècle, dont les versions sont nombreuses car la fulgurance fût orale, « le XXIe siècle sera spirituel ou ne sera pas ». C'est vrai si et seulement si cette spiritualité est rationnelle. C'est l'objectif que je poursuis ici.

L'élan du cœur que l'on exigeait autrefois à l'endroit de personnages invisibles, cardinaux et protecteurs, doit laisser place aujourd'hui au fruit de l'intelligence et de l'observation. Il faut des réponses, pas tant sur le plan individuel que sur le plan collectif, car un être humain peut errer sans en être fâché, mais une société, elle, ne le peut pas. Une société en errance est une société en détresse.

Comme une ruche d'abeilles désorientées, nous ne savons effectivement plus où et comment butiner. Une anecdote l'illustre merveilleusement : En 2012, une commune du nom de Ribeauvillé a vu ses abeilles produire un miel bleu. Il s'est avéré que ce colorant provenait d'une usine de confiserie d'une grande marque, que les abeilles fréquentaient assidûment. Il devait être moins pénible de récolter du sucre ici, qu'en butinant des fleurs. Ce miel, c'est à peu près ce à quoi ressemble la civilisation humaine du XXIe siècle sur son minuscule caillou bleu. Le récit que je livre ici, c'est le rapport que je livrerais à la Reine des Abeilles humaines, si elle me le commandait, pour redresser son royaume.

Ces questions fondamentales, je prétends leur apporter des réponses par le raisonnement, un raisonnement essentiellement basé sur les messages que délivre la science du XXIe siècle, d'une extraordinaire richesse. Si elle n'est pas d'une grande utilité sur le plan moral, il faut en garder l'esprit de rationalité et de rigueur dans le domaine éthique. La science est au cœur de ma démarche, donc, surtout pour lui faire dire ce qu'elle ne dit pas, pour le dire à sa place, dire l'évidence que ses enseignements m'inspire. Ai-je tort ou raison ? Tout l'objet de ma démarche est que vous en jugiez. Ma concurrence est à la foi pléthorique et désertique. Elle est pléthorique parmi les individus qui, comme moi, étalent généreusement leurs idées diverses et variées sur les réseaux sociaux, mais désertique parmi les intellectuels « qualifiés », qui se gardent bien, par sagesse ou manque d'inspiration, de se livrer à l'exercice auquel je me livre à présent, qu'aucune communauté scientifique, sociologique ou philosophique ne prendrait au sérieux. Pourtant il est nécessaire.

## Chapitre I : Genèse, Hasard et Nécessité

Le plus simple est de commencer par le commencement. L'exploration de la question des origines de l'Homme et de ce qui l'entoure sera l'occasion de rencontrer le hasard et la nécessité, notions cardinales de la science et de la philosophie, et de proposer pour chacun une définition, et un rôle dans la matrice dont nous sommes issus.

### ***Bang Bang !***

La science du XXI<sup>e</sup> siècle nous enseigne qu'il y a eu un début à tout cela. Bien sûr il est des controverses quant à la nature exacte du Big Bang, mais il n'en est aucune sur le fait qu'il y a environ 14 milliards d'années, l'énergie, alors infiniment concentrée en un point donné, a commencé à se développer et à s'organiser dans le même mouvement, ouvrant et investissant l'espace-temps pour parvenir au résultat que nous avons aujourd'hui sous les yeux, dont nous faisons partie.

On parle communément d'Univers pour qualifier notre environnement spatial. Je ne m'intéresserai pas ici à ce concept, qui fait l'objet de confusions, de doutes et de controverses. Certaines voix scientifiques revendiquent le concept de Multivers, tant l'idée de dimensions parallèles s'installe, telles que prévues par la fameuse, mystérieuse et insondable théorie des cordes. Mais laissons tout cela de côté, car il suffit bien de comprendre notre monde ici et maintenant, nul besoin de sonder trop loin l'inconnaissable tant il y a à connaître sous notre nez, sous nos fenêtres, ou en levant un peu les yeux vers le ciel.

Pas d'Univers donc, mais le Cosmos. Le Cosmos, c'est l'espace-temps que nous habitons, dont nous faisons partie, auquel nous avons accès par l'observation, celui auquel, par conséquent, nous nous intéresserons. C'est le Cosmos qui a pris naissance avec le Big Bang, certainement pas l'Univers, ou quelque Multivers. C'est le Cosmos dont l'exploration a fait des bonds extraordinaires ces dernières décennies, grâce à l'astrophysique. Nous n'en connaissons cependant pas encore parfaitement le contenu, des phénomènes physiques massifs restent inconnus, d'importantes incertitudes demeurent sur son fonctionnement et son architecture globale, mais nous savons que notre galaxie contient des milliards d'étoiles telles la nôtre, et que des milliards d'autres galaxies occupent le Cosmos, mais qu'il est fini, en quantité d'énergie, de matière et en espace. Une finitude qui demeure infinie à notre yoctoscopique échelle.

Nous savons que le tout est en expansion et que ce mouvement a commencé il y a quelques 14 milliards d'années. Nous connaissons la chronologie approximative des faits : pendant le premier milliard d'années, la matière primitive s'est progressivement formée, puis sont apparues les étoiles - forges géantes d'atomes, leurs planètes, et les ensembles complexes au bout de quelques milliards d'années, dont notre propre système solaire, il y a 5 à 6 milliards d'années.

### ***Hasard ou coïncidence ?***

Tout cela est-il dû au hasard ? Pour que la notion de hasard ait un sens au sujet du développement du Cosmos, il faut que ce dernier eût été susceptible de présenter une toute autre nature au cours de son développement. Or le principe d'économie, qui

réussit fort bien à la science, invite à préférer la simplicité. Ici, la simplicité consiste à rapprocher le développement du Cosmos entier, d'autres phénomènes connus du Cosmos, au cours desquels nous voyons se développer quelque chose à partir d'un état initial, d'une cause initiale. Le monde physique en regorge, car c'est le cas de toute chose observable au sein du Cosmos : Les soleils se forment, les planètes se forment, les galaxies, les trous noirs, tout ce que l'on peut trouver autour de nous. Le monde biologique davantage encore, fait de fécondations, or il n'existe aucune graine qui puisse donner indifféremment un cumulonimbus, un chou, une planète, un rhododendron, un trou noir ou un atome d'hydrogène.

La réalité, c'est que le Cosmos est un arbre. Le Big Bang, c'est l'éclosion de la graine initiale. Pendant 14 milliards d'années cette graine s'est transformée en Arbre, période pendant laquelle s'est formé l'équivalent de son bois, son écorce, ses branches, ses fruits, dont nous sommes le plus prodigieux connu jusqu'à nouvel ordre.

L'épistémologie moderne désigne l'organisation de la matière/énergie sous le nom de système. Un système, c'est un ensemble de parties qui forment un tout. Chaque élément joue un rôle indépendant, présente une activité propre, mais l'ensemble correspond à une cause commune, une finalité commune, désignée par le mot tout. L'arbre est constitué d'atomes (des électrons en mouvement autour d'un noyau), lesquels sont regroupés en molécules, lesquelles, constituées en cellules, varient selon la zone de l'arbre et son besoin biologique, molécules dont l'agglomération forme les différentes parties de l'arbre, dont l'ensemble forme l'arbre.

L'arbre est une cause en soi servie par des milliards de milliards d'atomes en mouvement. Ils sont des parties, l'arbre est le tout. Tel est, également, le Cosmos, le Tout de toute la matière, l'énergie et l'espace temps qui le constituent. Le procédé qui préside au développement de l'arbre et celui du Cosmos demeure le même, seule l'échelle change.

Ça commence mal pour le hasard. A-t-il ses chances d'être notre géniteur ?

### ***Le fruit Bios***

Il y a quelques milliards d'années, l'arbre Cosmos donnait un fruit qui nous intéresse tout particulièrement ; Bios, la vie, abritée par notre planète Terre. Pendant les centaines de millions d'années qui nous précèdent, et après une longue stagnation de plusieurs milliards d'années à l'état de vulgaires molécules, la vie s'est développée de manière phénoménale, pour aboutir à l'écosystème extraordinaire dont nous faisons partie.

Qu'est-ce que la vie ? C'est un degré de complexité supérieur de la matière. Les molécules vivantes présentent une activité spécifique, elles s'organisent activement et se reproduisent, mais elles sont constituées des mêmes atomes que le reste de la « matière ». Alors que les astres divers et variés sont eux-mêmes des écosystèmes, Bios est un écosystème de complexité supérieure, mais répondant aux mêmes principes fondamentaux de l'activité de l'énergie/matière.

On soutient mordicus, parmi les scientifiques et philosophes dont feu Hawkins à qui j'emprunte le titre de ce récit, que Bios et le reste, est le fruit du hasard.

Le citron se trouve-t-il là par hasard ? Non pourtant, pas le moins du monde, s'il est accroché à cet arbre, c'est parce que l'arbre produit des fruits, telle est sa vocation physique, biologique, génétique. Faites pousser mille citronniers, tous donneront des citrons, en plus de leur tronc, leurs branches, leur écorce. Doit-on s'étonner de chaque fruit, lui attribuant la sidérante paternité du hasard ? Le hasard est-il une chose magique

par le truchement de laquelle les causes produisent des conséquences ? C'est tout l'inverse du hasard que le résultat de la causalité. Faites mille fois Big Bang, vous aurez, mille fois, quelques milliards d'années plus tard, des étoiles entourées de planètes, des astéroïdes, des galaxies et de la matière noire, et Bios quelque part.

Alors, n'y a-t-il pas le moindre hasard ? Si, il y en a. Il y a un hasard statistique. Pour l'illustrer, intéressons-nous aux conditions de l'apparition de la vie. Si nous ne connaissons pas les circonstances dans lesquelles est apparue la vie sur Terre, nous connaissons en revanche les conditions probables à réunir, celles, en tout cas, qui furent réunies pour nous. Il faut une certaine température, pas trop loin, pas trop près du soleil, une planète ni trop grosse ni trop petite. Peut-être faut-il ajouter, pour un écosystème aussi développé que le nôtre, une certaine inclinaison de la planète, la lune a même peut-être joué un rôle important de ce point de vue. Ce dont nous sommes certains, c'est que, pour une planète donnée dans le Cosmos, l'apparition de la vie est improbable, voire très improbable, voire extrêmement improbable.

C'est là qu'intervient le hasard statistique. Jouez à l'euromillion une fois, vous avez une chance sur 100 millions de remporter la combinaison gagnante. Jouez des milliards de milliards de fois, vous l'obtiendrez des milliards de fois. C'est comme cela que procèdent les systèmes de reproduction, des milliers d'œufs ou des millions de spermatozoïdes pour une naissance. La nécessité passe par le hasard statistique pour s'exprimer.

La vie est-elle apparue par hasard sur cette planète, dans ce coin précis de cette galaxie précise ? Oui, par hasard statistique. Nous «aurions pu» émerger ailleurs, certes, mais il fallait que nous émergions quelque part. La preuve en est que nous sommes là. Voilà le fruit. De quel hasard pourrait-il être issu ? Que serait le fruit du hasard, à quoi pourrait-il bien ressembler, comment les causes qui l'ont engendré auraient-elles pu avoir des conséquences aléatoires, et produire un fruit en même temps ? Le propre du fruit, c'est d'être celui de la nécessité.

Le hasard donc, c'est l'information que le système ne prévoit pas. C'est l'aléa auquel laisse libre cours le cahier des charges. Ce citronnier donnera des citrons, c'est inscrit dans son ADN, l'arbre se déploie et se comporte conformément à ce qu'impose son ADN. Cela, c'est la nécessité. Ce qui relève du hasard, c'est le nombre de fruits exact qui sortiront des bourgeons, leur disposition sur les branches, leurs nuances individuelles de couleur et d'acidité, l'apparition de possibles maladies végétales, ou autres parasites. Cependant le hasard lui-même n'échappe en rien aux lois de la physique, dont il est une expression au sein même de la nécessité.

Une autre définition du hasard, plus prosaïque, consiste à lui attribuer le rôle d'inconnue. Une inconnue dans une équation, tel est le hasard tel qu'il apparaît à la conscience humaine et en toute chose. Or les seules équations dont on puisse connaître tous les termes sont mathématiques. Cela réduit le champ de conquête sur le hasard.

Nous, Hommes de la dynastie Sapiens, correspondons au dernier degré connu de maturation de Bios. Ce degré d'évolution se caractérise notamment par l'apparition du cortex, dont la vocation dépasse les simples tâches de vie et de survie, pour introduire dans le règne biologique de vertigineuses capacités cognitives. Cette créature que nous sommes, est-elle due au hasard ? Pas davantage que les autres. Elle est le fruit de l'évolution qui y conduit, depuis les premiers protons jusqu'au soleil, notre planète autour, son écosystème et notre cortex dedans.

### ***La loi de causalité***

Définissons à présent la nécessité. Elle est en premier lieu l'expression de la loi de causalité qui régit toute activité de l'énergie et de la matière : Toute conséquence particulière est la conséquence d'une cause particulière. Une cause donnée, non seulement ne peut produire qu'une conséquence donnée, mais elle ne peut que la produire. Cette vérité demeure immaculée malgré le comportement exotique des objets quantiques, comme nous le verrons en détail bientôt.

On peut vérifier la loi de causalité dans le cadre d'une répétition. En effet, il est une vérité universelle que s'il y a modification de conséquence, c'est qu'il y a modification de cause. S'il n'y a pas de conséquence, c'est qu'il n'y a pas réunion des causes. La cause produit nécessairement la conséquence, et il n'est nulle conséquence qui ne soit elle-même une cause. Causes et conséquences sont liées dans une intimité qui exclut toute possibilité de cause première (spéciale dédicace à Etienne Chouard) car l'énergie ne connaît pas la stagnation, elle ne connaît que le mouvement. Et même avant le Big Bang, pour qu'il se produise, quelque chose se tramait, dont la conséquence fût le Big Bang.

Tout l'enjeu de l'exploration de la nécessité, c'est l'identification la plus précise possible de la chaîne causale, sur une étendue chronologique la plus longue possible. Toute chaîne causale n'est que partiellement restituée par la connaissance, peut-être parce que la cause est invisible (inconnue) et nécessairement parce qu'il y a toujours une cause à la cause elle-même. Par ailleurs toute cause est un ensemble de causes, et toute conséquence un ensemble de conséquences. Car toute cause est elle-même la conséquence d'un ensemble de causes, car toute conséquence est elle-même la cause d'un ensemble de conséquences.

Comme pour le système, on peut qualifier de cause toute un ensemble de cause visé par une conséquence toute : La cause toute de la fécondation humaine, c'est l'introduction d'un spermatozoïde dans l'ovule, la conséquence toute est le futur embryon. Et ce, bien que la fécondation soit en fait le résultat de dizaines, de centaines, de milliards de milliards de causes individuelles, physiques, biologiques, psychologiques, anthropologique, et tous les giques qu'on veut, pour arriver à cette cause toute.

L'absence de cause première semble imposer à la loi de causalité un schéma circulaire. Une immense boucle de causes et leurs conséquences qui façonne le Cosmos. Une boucle qui n'aurait jamais commencé, ni ne pourrait finir. Le concept d'éternité est approprié alors. Mais il ne l'est pas pour le Cosmos lui-même et ce qu'il contient, fini en temps et en énergie. Il faut, pour que le Cosmos naisse, que le Cosmos meure, et nous bien longtemps, longtemps, longtemps avant lui en son sein.

Le propre du fruit, disais-je, c'est d'être celui de la nécessité. Les causes qui précèdent le fruit l'imposent et le déterminent. Il est une conséquence toute de la germination de la graine. Et dans le processus qui l'a produit, le hasard a été de toutes les étapes. Il n'y a pas de système sans chaos, car il n'y a pas de cahier des charges sans zone d'ombre. Et tout au long de l'évolution de la matière depuis le Big Bang jusqu'à nous, le chaos a entraîné la modification des systèmes qui se sont adaptés à lui vers la complexité. C'est la collaboration entre ordre et chaos qu'Edgar Morin s'est attaché à démontrer de manière encyclopédique dans le cadre de la pensée complexe. Le système, pour évoluer, pour émerger et pour fonctionner a besoin de chaos en son sein. Mais le chaos est, au sein de la cause toute, à la conséquence toute, ce que le vent est à la trajectoire de la flèche.

Le hasard ne tire pas de flèches.

### ***Nécessité reine***

Nous voyons que toute chose se produit parce que ses causes l'imposent, y compris le chaos, que toute chose, donc, se produit par nécessité. Ce qui se produit précisément se produit parce que nulle autre chose ne pouvait se produire, et le fait que cela se produise était inéluctable une fois les causes réunies, lesquelles étaient inéluctables en raison de leurs propres causes, et ainsi de suite. Telle est l'implacable logique de la loi de causalité, qui s'observe dans n'importe quel objet en activité, appartenant à n'importe quel domaine de la réalité et de la connaissance. Cela s'applique au Cosmos dans son ensemble. Est-il là par hasard ? Il ne le peut en aucun cas. Il est la conséquence toute du Big Bang, cause toute à laquelle n'échappe pas un de ses atomes.

Mais la nécessité prend, dans le monde biologique, au sein du règne vivant - le fruit Bios - une signification toute particulière à travers la génétique. En effet, la nécessité ne s'exprime plus seulement dans les causes immédiates et directes, mais dans une extraordinaire complexité de causes et de conséquences organisées en « patterns » \* désolé pour cet anglicisme mais le mot est fort malheureusement irremplaçable en français - dont l'ensemble produit les individus vivants. Cette complexité de causes et de conséquences est littéralement codée dans l'ADN, qui est à la cellule vivante ce que la religion fût aux individus humains. Chaque cellule se conforme au code et produit un ensemble cohérent, organes, tissus, corps.

Les sociétés dominées par la crainte et l'amour de Dieu et des commandements qu'on lui prêtait, formaient un ensemble infiniment plus cohérent et homogène que notre civilisation en errance spirituelle et morale. Mais laissons là cette analogie. L'ADN est un code qui impose aux molécules de former des cellules répondant au besoin d'une construction impliquant éventuellement, comme chez nous humains, des milliards et des milliards de cellules, pour former l'individu vivant. Il est le fruit de cette nécessité moléculaire dictée par l'ADN, nécessité qui s'exerce conformément à un plan, un projet qui court sur éventuellement de nombreuses années, depuis la fécondation jusqu'à la mort.

Mais la nécessité à laquelle répond l'individu humain ne fait que s'inscrire à l'intérieur d'une plus grande nécessité, qui est celle de l'espèce. L'individu est issu d'une fécondation individuelle, mais cette fécondation ne fait qu'intervenir par hasard statistique au sein de la nécessité qui exige des naissances, dont est fondamentalement porteur l'ADN.

Aussi, en matière de reproduction, les échecs, accidents et anomalies répondent à la définition du hasard. Le cahier des charges de l'ADN impose l'espèce mais les individus qui la représentent sont le fruit du hasard statistique, en même temps que le fruit physique/biologique d'un processus qui les impose par enchaînement de causes et de conséquences.

### ***Du mammifère à l'Homme***

Reste posée la question de la mutation. La science du XXIe siècle, malgré son prodigieux savoir, avance son Dieu Hasard, dont l'œuvre principale serait les mutations génétiques

responsables de l'évolution. Face à eux, nous avons notamment les créationnistes, qui nient la science en bloc. Selon les premiers donc, l'être humain est dû au hasard des mutations qui y ont conduit, selon les seconds, l'être humain est à peu près descendu du ciel tout seul comme un grand pour se poser sur Terre parmi les végétaux et les bêtes. Jacques Monod, dans son célèbre essai qui fait autorité « le hasard et la nécessité » soutient que les espèces n'ont pu que faire l'objet d'accidents génétiques, et que ceux de ces accidents ayant eu un effet positif sur les individus qui se sont ainsi bien reproduits, l'espèce s'en est trouvée toute entière progressivement inclinée au fil des générations. Ainsi, la girafe avait un cou ma foi modeste. On appelait l'espèce « girafe-sans-cou ». Mais vint un girafon-sans-cou avec un cou à peine plus grand que papa maman ; c'est le premier accident. L'heureux bénéficiaire de ce cou à peine - nécessairement à peine - plus grand, en a profité pour se ruer vers les branchages à peine en hauteur, ne laissant rien aux copains girafe-sans-cou qui n'avaient pas muté. Et les enfants de « grand cou » eurent tous, de génération en génération, le même accident génétique, appelé « syndrome du cou long », ce qui fait qu'au bout d'un certain nombre de générations, voici que « grand cou » est devenu immense, et a complètement balayé petit cou qui n'a trouvé nul branchage à avaler au ras du sol. On remarquera au passage la coordination entre l'évolution des arbres garde-manger des girafes, et la longueur de leur cou. Cette histoire est jolie comme tout, mais le hasard ne tire pas de flèche, et le cou de la girafe en est une éminente. C'est une direction qu'a pris son ADN. Là où il y a direction, c'est là où il n'y a pas de hasard. La direction, c'est le fruit, le fruit c'est la direction que prend l'énergie, la matière.

Le « hasard » en agissant sous forme de mutation lente, progressive et patiente au fil des générations dans une même direction, s'exclue lui-même du hasard, du chaos, dont le propre est de donner, en soi, des résultats aléatoires. Il faut chercher la nécessité quelque part, dans l'intimité de l'appareil téléonomique cher à Jacques Monod, là où il croyait voir du hasard. J'ai des pistes, que je ne me prive pas de développer de ce pas.

Ma thèse, c'est que dès l'apparition de la vie sur ce caillou, sous sa forme la plus primaire, il était déjà inéluctable de voir émerger des espèces végétales et animales pour coloniser les mers, les terres, et les airs, dont la nôtre. Des espèces qui pondent, puis qui donnent naissance, dont des mammifères qui se tiendraient debout avec un cortex offrant les capacités cognitives requises pour faire tout ce que fait notre espèce. Observons dans un premier temps que l'évolution de la biosphère à partir de l'apparition de la vie correspond aux mêmes lois, causes, type de mécanismes et phénomènes, que l'évolution de l'individu d'une espèce donnée à partir de sa cellule souche. En effet, une fois fécondé, l'ovule humain initie un processus qui implique des atomes pour former des molécules pour former des cellules pour former tissus, organes, dont le cortex, le tout dans l'objectif de produire un représentant de l'espèce humaine. De même, depuis son apparition sur Terre, la vie s'est développée à partir d'organismes monocellulaires jusqu'à des mastodontes, mobilisant atomes, molécules, cellules, pour obtenir un écosystème complet. Ce n'est que le degré de complexité de l'interaction entre atomes, molécules et cellules qui change quand on passe de l'individu à l'écosystème entier. L'individu lui-même est un écosystème d'une prodigieuse complexité. Puisque l'on admet que l'écosystème individuel est régi par l'ADN (on n'a guère le choix) alors pourquoi refuser d'admettre que l'écosystème global soit régi par un code dont on ne connaîtrait pas la nature physique ? En tout cas force est de constater que si l'individu est un ensemble cohérent d'atomes, de molécules et de cellules, l'écosystème dans son ensemble en est un autre.

Qu'y a-t-il de si étonnant dans l'idée que l'évolution en général, dont celle des espèces vivantes, soient le fruit de la nécessité ? Il n'y a rien de plus étonnant en tout cas, en soi, que le cahier des charges qui conduit les molécules à former rétine, poumons, peau, cortex et colonne vertébrale d'un individu. Pourtant, nous l'avons sous les yeux. Les lois de la physique sont exploitées de façon absolument extraordinaire par chaque espèce, chaque organe répondant à une nécessité limpide, pourquoi cette nécessité ne s'exprimerait pas à l'échelle des générations qui se succèdent ?

De même que l'individu vivant éclot à partir de quelques molécules, l'écosystème entier a éclos à partir d'organismes monocellulaires aquatiques. Il faut à mon sens concevoir et comprendre que l'échelle de volume est de temps différent, mais que le processus demeure le même. Si l'on admet l'idée selon laquelle le cortex humain est programmé par l'ADN dès l'ovule et son spermatozoïde, il n'y a aucune raison de rejeter celle selon laquelle le cortex est aussi porté par la nécessité qui a présidé au développement de notre écosystème.

### ***L'ADN de l'ADN***

Qu'est-ce que l'ADN si ce n'est un code à échelle moléculaire ? Et s'il y avait un autre code, un ADN de l'énergie qui aurait présidé au développement du Cosmos depuis sa fécondation jusqu'à la maturation de Bios que nous incarnons et contemplons aujourd'hui, et dont nous ne connaissons pas encore la nature ? Est-ce une hypothèse nécessaire ? Dans le cas contraire, mieux vaudrait en faire l'économie. Je ne sais pas si elle l'est, mais je la formule parce qu'elle habite trop profondément mon esprit pour la taire. Elle participe à la construction dont je veux défendre l'architecture. Je crois que l'activité de l'énergie est régie par un ADN dont la substance physique échappe aux quatre dimensions de notre espace temps. Je ne m'intéresse pourtant pas à l'invisible, mais ici, d'une part les conséquences de l'activité d'un tel hypothétique ADN de l'énergie sont, elles, visibles, et d'autre part, en ce XXI<sup>e</sup> siècle, l'exploration de l'activité de l'énergie à échelle subatomique remet profondément en question notre modèle du temps et de l'espace, sauf la loi de causalité.

J'ai beaucoup employé les mots énergie et matière depuis le début de ce récit, comme s'ils étaient indissociables, mais avec tout de même le besoin de les dissocier. Il faut savoir que si la science du XXI<sup>e</sup> siècle peine finalement à définir précisément le vivant par opposition au non vivant, elle a probablement fait un grand pas dans sa compréhension de la différence entre « matière » et « non matière », avec la découverte du boson de Higgs. Il s'agit, en quelque sorte, d'un ciment qui transforme l'énergie en matière (en l'occurrence qui lui donne une masse), pour obtenir des particules « solides » qui vont pouvoir, ensemble, produire les immenses galaxies d'atomes qu'est tout objet physique à échelle humaine, à fortiori à échelle de dimensions supérieures. Ainsi, nous voyons que la matière est une expression de l'énergie, c'est un élément d'énergie qui donne à la matière son caractère de matière. La matière est énergie, mais c'est une énergie cimentée dans notre espace-temps. Ce n'est pas le cas de l'énergie en soi, dont nous avons trouvé des propriétés qui échappent aux paradigmes que la science tenait pour acquis, elle qui tarde à en tirer quelque conclusion.

## *Physique quantique*

Voyons ce que nous enseigne la physique quantique : Prenons d'abord le phénomène d'intrication. Il anéantit à lui seul l'idée selon laquelle un système ne peut échanger d'information (c'est à dire de chaîne cause - conséquence) qu'à l'intérieur des contraintes d'espace-temps liées à la vitesse de déplacement de la lumière. Cette contrainte s'applique certainement à la matière, mais visiblement pas à l'énergie. Qu'est-ce que le phénomène d'intrication ? Il s'agit de photons que l'on sépare en deux, lesquels deviennent deux photons distincts, mais intriqués. Intriqués pourquoi comment ? En subissant communément la même conséquence pour une cause unique, et ce en dehors de toute contrainte espace-temps, c'est à dire dans une instantanéité absolue. On a pu le vérifier en envoyant deux de ces photons à une distance telle l'un de l'autre que la lumière nécessite elle-même un temps substantiel pour la franchir. Il se confirme, sans nul doute permis, que la distance en question ne change rien à l'instantanéité de leur réaction commune à une cause commune.

On voudrait que ce phénomène exotique ne signifie rien d'autre que son exotisme. Mais qu'est-ce qu'un phénomène exotique, si ce n'est un phénomène dont on n'a pas encore mesuré toute l'importance et l'étendue ? Ne faut-il pas, pour que l'arbre Cosmos soit un Arbre, pour qu'il présente la même cohérence qu'un arbre, que sa matière puisse communiquer, comme le fait la matière de l'arbre ? Mais l'arbre est minuscule, et toute activité atomique et moléculaire suffit à expliquer la cohérence de sa construction. Le Cosmos, lui, est immense - vertigineusement grand, plus que ça encore, plus grand, plus grand, plus grand, plus grand que ça, et ce n'est rien encore - un misérable photon, pour le parcourir, prend des milliards, et des milliards d'années. Mais si tout photon, tout électron, toute particule est soumise à des causes et des conséquences qui s'expriment instantanément dans l'ensemble de cet espace-temps, alors il peut s'organiser globalement, ériger sa propre matière comme le fait la matière moléculaire soumise à l'ADN.

L'autre propriété exotique des photons qui me conforte dans l'hypothèse de l'ADN de l'énergie, c'est la dualité onde - corpuscule. On s'est rendu compte, au terme d'après discussions au sommet à ce sujet, que les particules pouvaient présenter aussi bien le visage d'une onde, que celui d'une particule. Einstein voulait que ce soit nécessairement l'un à l'exclusion de l'autre, et Bohr répondait que c'était nécessairement les deux. Se posait alors cette question : La matière peut-elle être ce qu'elle est, et ce qu'elle n'est pas à la fois ? La loi de causalité était attaquée, Einstein voulait la défendre, mais il ne pouvait pas imaginer la solution. A présent que nous sommes en mesure de procéder à l'observation de l'activité des photons (le photon étant une particule), nous avons la réponse. Mais une fois encore, personne n'en tire la moindre conclusion.

Voici en quoi consiste l'observation : pour déterminer si la particule est une onde ou un corpuscule, on la projette sur une paroi, et on regarde si elle laisse une trace d'onde, ou une trace de corpuscule. Or il s'avère que la particule se comporte comme une onde si elle a plusieurs options dans sa trajectoire (qui consistent en deux fentes, dites de Young, leur inventeur) et comme un corpuscule s'il n'y a qu'une fente à traverser sur le parcours.

Il faut conclure de ce premier constat que l'onde est au corpuscule ce que l'option est à la nécessité. Tant que l'objet n'est pas fixé, qu'il est à l'état statistique, il est onde. En se déterminant, il se fait corpuscule.

Il est par ailleurs tout à fait remarquable de constater que l'observation de la trajectoire suffit, en elle-même, à déterminer l'option ; en effet, si l'on observe le passage des fentes, la particule adopte un comportement de corpuscule, et si on ne l'observe pas, d'onde. C'est un cas absolument unique de la physique, où l'observation du phénomène apparaît comme une cause en soi, entraînant sa conséquence sur le phénomène observé. Cela ne manque pas de fasciner les scientifiques qui ne comprennent pas ce qu'ils observent, et de conduire certains idiots à l'idée que la particule s'adapte au regard, sortes de créatures intelligentes, comme si elles percevaient notre perception.

Il n'en est rien. L'observation de l'activité de la particule ne change rien à la particule, ce qui change, c'est lequel de ses aspects nous voyons. Voilà pourquoi nous voyons une onde lorsqu'on ne peut connaître l'option choisie par le photon, et un corpuscule quand il s'est cristallisé dans notre espace-temps. Mais l'objet, lui, est le même. On en voit l'aspect qu'il donne à son passage. Comme l'on verrait une traînée de lumière en photographiant un objet rapide avec une exposition lente, et un engin de transport spatial une fois qu'il s'est arrêté. Rien ne remet en cause la loi de causalité ici, elle ne fait que gagner en complexité, mais ne perd rien en logique.

### ***La 5e dimension***

C'est ici qu'intervient le concept de 5e dimension, que je propose et défends, pour rendre justice à l'énergie et à la matière, malgré son nom semblant tout droit sorti d'une série des années 80. Nous, êtres humains, évoluons à l'intérieur d'un cadre spatio-temporel constitué des quatre dimensions décrites par Einstein dans la théorie de la relativité générale, trois pour l'espace, une pour le temps. Mais l'énergie, la matière qui nous est donnée d'observer et qui nous constitue, n'est qu'une face qu'elle présente à notre perception physique. Ainsi, tout est option à partir de rien, option guidée par la nécessité, et le hasard statistique qu'elle comporte. Cette 5e dimension, elle est l'enseigne où je loge l'ADN de l'énergie. Elle est le lieu où les causes peuvent échapper aux contraintes de l'espace temps pour engendrer leurs conséquences, et servir la nécessité à grande échelle spatio-temporelle, celle du Cosmos.

Ce qu'il faut retenir de la nécessité, c'est que nous la voyons à l'œuvre en toute chose, ADN ou pas. Si ce n'est quelque ADN qui régit le comportement de l'énergie, donc de la matière, c'est la nécessité causale. Parce que toute cause spécifique ne peut que produire sa conséquence spécifique, la conséquence que nous avons sous les yeux, le Cosmos, issu d'un processus amorcé avec le Big Bang, est le résultat inéluctable – tout ce qu'il contient y compris notre cortex et nous - des causes qui se sont enchaînées depuis lors. Or, nous savons de toute cause et sa conséquence observable qu'elles sont susceptibles de se reproduire en divers lieux et temps. Les soleils sont des conséquences ayant les mêmes causes partout dans le Cosmos, ainsi que leurs planètes, leurs systèmes, au sein de leurs galaxies respectives. Et dans la biosphère, les schémas cause - conséquence se multiplient en patterns, pour obtenir les individus qui représentent leur espèce. Toute fécondation est la conséquence identique d'une cause identique à une autre fécondation. En fait, toutes les causes et toutes les conséquences du monde et du Cosmos que nous connaissons sont reproductibles. Alors pourquoi le Cosmos dans son ensemble ne serait-il pas susceptible de reproduction, lui aussi, dans un autre espace-temps ?

## ***Dieu vs Hasard***

S'il faut choisir entre Dieu et hasard, c'est pour Dieu que j'opte. La proposition selon laquelle Dieu est le Créateur de Tout représente infiniment mieux la réalité que la proposition selon laquelle tout est dû au hasard. Bien que Dieu procède par hasard statistique, c'est la nécessité, donc en bout de chaîne « Dieu » qui impose sa loi à la matière, en imposant son cahier des charges.

Dieu, non seulement a tout créé, mais Dieu régit tout. Car Dieu est le Corps dont le Cosmos est la chair. L'ADN de l'énergie, c'est l'ADN de Dieu. Comme des milliards de milliards d'atomes constituent le corps de l'Homme, des milliards de milliards de fois plus nombreux, ceux du Cosmos constituent le Corps de Dieu.

Dieu est né un matin de Big Bang, a grandi et donné les fruits dont nous sommes, et s'éparpillera sans doute un jour où disparaîtra toute matière du Cosmos, d'après les modèles de la science, d'ici encore quelques longs milliards d'années. Mais pour l'instant Dieu n'est pas si mort que cela, même si Dieu est muet depuis des siècles et bientôt des millénaires.

Que l'on retienne l'hypothèse Dieu ou qu'on lui substitue le Hasard, que l'on accepte la domination de la nécessité sur l'énergie et la matière ou que l'on se moque de cette question, les circonstances de l'irruption de notre espèce dans l'écosystème laissent peu de place à la controverse. Sauf porté à croire, peut-être, que la Terre est plate, il est impossible de nier les grandes lignes du schéma de l'évolution dont nous sommes le fruit. Il faut, pour cela, nier la réalité matérielle des fossiles et des os dont nous avons une collection impressionnante, dont toutes les caractéristiques sont cohérentes pour indiquer l'évolution qui conduit, par branches, des organismes monocellulaires à l'écosystème contemporain. En effet, les espèces en évoluant dans le temps, conservent des marqueurs de leurs versions antérieures permettant de reconstituer l'évolution.

Voilà quelques millions d'années, l'un des mammifères terrestres marchant à quatre pattes et ressemblant aux grands singes que nous avons aujourd'hui, prenant une direction forte au fil de ses mutations, s'est progressivement redressé, présentant un cerveau toujours plus gros. C'est l'apparition de l'Homme, ou tout du moins du genre Homo, qui va donner un certain nombre de branches, toutes issues d'Afrique.

Cette créature est déjà douée d'une intelligence, de facultés cognitives qui les distinguent, de loin, des autres mammifères et espèces vivantes. Certains ont atteint des capacités fort proches des nôtres aujourd'hui. Mais voilà que fait irruption une espèce Homo toute particulière, Homo Sapiens.

Sortie d'Afrique il y a quelques 150 mille ans, elle colonise l'ensemble du globe, ne laissant à la surface de cette Terre, des autres races ou espèces Homo, que quelques traces dans son ADN.

Voilà quel est l'Homme du XXI<sup>e</sup> siècle, l'espèce humaine que nous sommes, aussi vrai qu'un crâne d'oiseau n'est pas celui d'un crocodile, ni celui d'une vache : Le singe et nous avons des ancêtres communs, et nos ancêtres les plus directs sont africains jusqu'au bout des molécules. L'Homme peut mentir, mais son os ne le peut pas.

## ***Ta race !***

La question de la race est importante puisqu'elle agite les esprits. La notion de race pour qualifier les différentes variétés ethniques d'Homo Sapiens est tout simplement

impropre. Elle ignore notamment le fait que Homo Sapiens est à la fois une espèce et une race. Néandertal est éventuellement une race, Sapiens en est une autre. Il n'y a sur Terre qu'une race humaine, très légèrement métissée avec d'autres races qui ont précédé son règne : Homo Sapiens.

Cette race, certes, comporte des familles ethniques génétiques, mais les variations de couleur de peau et de morphologie, d'une ethnie à l'autre, concernent une fraction infinitésimale de l'ADN.

On peut renverser l'argument consistant à dire qu'une variation infime d'ADN peut avoir une grande importance, en observant que l'on peut trouver des variations tout aussi importantes au sein d'une même famille ethnique - si on arrive à la délimiter. S'il est, parmi les Hommes, un singe pour l'Homme, alors il se peut tout à fait avoir la même couleur de peau que toi, à si peu de teintes près. Même ton père est peut-être ton singe. Non seulement il n'est aucun pays au monde qui produise les mêmes blonds aux yeux bleus, mais aucun peuple non plus. Si un monde blanc venait à émerger suite à une sécession, il abriterait, de toutes façons, en son sein, des variations génétiques infiniment plus importantes que celles que l'on trouvait parmi nos géniteurs noirs originels. Le métissage est partout, dans toutes les strates de notre ADN. Les études récentes montrent un métissage mondial en tout individu occidental, qui est en bout de chaîne du métissage. Les « blancs » sont le grand groupe le plus métissé du monde.

Enfin, la race s'applique parfaitement bien aux autres espèces de mammifère qui, au sein d'une même race, produisent des individus infiniment plus semblables entre eux, que ne le sont les individus humains d'une même prétendue race. Regardez donc une portée de dalmatiens, presque des clones les uns des autres, et une portée d'humains, dont toutes les caractéristiques peuvent changer, poids taille facultés, jusqu'à la couleur de la peau ou des cheveux, et jugez qui porte le mieux le nom de race, du chien et de l'Homme. Et s'il est une communauté d'Hommes qui sont tous les clones d'eux-mêmes et qui se veulent une race comme les chiens, qu'ils pérennisent leur consanguinité dans quelque niche où l'on n'entendra pas parler d'eux. Ce mot « race » je tiens à le souligner, est admis tel quel dans la langue anglo-américaine, et c'est un outrage, moins à la morale qu'à l'intelligence.

### ***L'Homme et la matière***

Mais revenons à la nécessité. L'Homme moderne, avec son cortex surdéveloppé, ses capacités cognitives prodigieuses, est, me semble-t-il, à l'écosystème ce qu'est le nectar à la fleur. Il est tout aussi inéluctable, à partir de l'éclosion de l'écosystème, que ne l'est le nectar à partir de la fécondation de la fleur. Mais si le nectar sert à alimenter l'écosystème, le cortex, lui, sert à offrir à l'énergie, une représentation d'elle-même. Cet organe qui induit la conscience, c'est un médium vers elle-même que l'énergie bâtit au cours de l'évolution du Cosmos, comme elle bâtit tout ce qu'il contient. Et voilà, par ces lignes, que nous servons sa cause, moi qui les écris, toi qui les lis. Le cortex, la faculté de conscience telle que nous en faisons l'expérience humaine, sont à mon sens aussi nécessaires au Cosmos que les atomes qui le constituent. Ils ne sont pas seulement le fruit de la causalité, mais d'une intention de la matière qui précède toute émergence de la matière, sous la forme de ce que j'ai qualifié d'ADN de l'énergie. Nous sommes dans l'ADN de l'énergie qui nous a extraits du chaos et du néant.

Toujours est-il que l'évolution n'a pas seulement conduit, du Big Bang, puis de l'apparition de la vie jusqu'à Homo Sapiens, elle a aussi conduit à l'évolution d'Homo

Sapiens depuis sa sortie d'Afrique. Et s'il y a quelque chose qui a constamment évolué pendant tout ce temps, et qui ne fait d'ailleurs qu'accélérer, c'est la connaissance. Elle est le véritable miracle de notre espèce, et ce qui est vertigineux, c'est de projeter ce qu'elle pourrait devenir dans les siècles et les millénaires à venir, et qui sait, les millions d'années à venir si on est toujours là. Le moins que l'on puisse dire, c'est que rien n'est moins sûr.

### ***Allô ici la Terre***

C'est dommage, parce que pour valider la thèse de l'Arbre Cosmos et de son fruit Bios, il faut que des milliards d'autres planètes aient été colonisées par la vie, une vie semblable à la nôtre. Et là, il faut bien avouer qu'il n'y a que des mauvaises nouvelles.

La première, c'est que ce n'est pas demain la veille que l'on pourra partir (sérieusement) à la recherche de la vie dans le Cosmos. Il faut bien se représenter qu'en terme d'échelle, nous serions sur un grain de sable, avec la Terre entière à explorer y compris ses entrailles, sans possibilité de nous déplacer, ou à peine. En effet, quand bien même nous voyagerions à la vitesse de la lumière, ce qui n'a, à ce jour, absolument rien de rationnel, il faudrait toujours des milliards d'années pour parcourir le Cosmos, contrairement aux vaisseaux spatiaux de Star Wars.

On pourrait le faire si l'on disposait d'une technologie de sondage qui abolit les frontières du temps et de l'espace, comme j'en suggère la possibilité à travers ma proposition de 5e dimension. Mais là encore, ce scénario s'assombrit si l'on songe à la chose suivante : Entre le Big Bang et l'intervention d'Homo Sapiens dans le Cosmos, il s'est passé 14 milliards d'années. Cela signifie que 14 milliards d'années sont dans la fourchette statistique de maturité du Cosmos pour produire le fruit Bios, qui, lui-même, produit 3,5 milliards d'années plus tard le cortex.

Cela signifie que cette fourchette varie probablement en millions d'années, peut-être en centaines de millions d'années, en milliards d'années. Cela signifie que la vie a pu apparaître sur une autre planète des centaines de millions d'années avant nous, peut-être quelques milliards d'années, et avoir le temps de donner le cortex des millions, peut-être des milliards d'années avant nous. Auquel cas, si de telles espèces douées de cortex ont suivi une évolution de la connaissance telle la notre, ils devraient présentement être en mesure de se manifester à nous. Car comment imaginer qu'une telle intelligence ne cherche pas le contact avec qui peut communiquer ?

On peut se rassurer en songeant que ce n'est peut-être justement pas le cas, que de telles intelligences nous connaissent, mais en aucun cas ne souhaitent se faire connaître. Peut-être connaissent-elles notre existence probable ou certaine, mais n'ont aucun moyen de nous le faire savoir à cette distance. Peut-être faut-il franchir d'autres paliers de la connaissance pour être en mesure d'en capter le signal.

Il est également possible que la fourchette statistique temporelle d'apparition de Bios et du cortex soit beaucoup plus resserrée que je le suppose, et que les autres intelligences douées de cortex dans le Cosmos en sont à peu près au même point que nous.

Vient aussi un scénario plus sombre : Il se peut tout simplement que Sapiens, ou ses semblables cosmo-exotiques, aient vocation à s'éteindre avant d'avoir les moyens d'explorer le Cosmos, balayés peut-être, sans doute, par leur propre médiocrité. Et cela me plonge dans une immense tristesse. Mais ce n'est rien, comparé à la tristesse dans laquelle me plonge le spectacle sur Terre, ici et maintenant.

Une chose est certaine, Homo Sapiens avec ses prodigieuses capacités cognitives est aussi une créature extrêmement vulnérable à elle-même, dont la désorientation consiste en de la stupidité, de la débilité volontiers servie par la hargne ou l'avidité.

Est-ce notre destin que de nous supprimer nous-mêmes ? Voilà une réponse que je n'ai pas. Je n'ai que de l'espoir. Je crois que si l'espèce humaine veut poursuivre son aventure dans les siècles et les millénaires à venir, il lui faudra bien collaborer avec elle-même, il lui faudra bien trouver les bases pour le faire. Cela implique d'extraire des vérités de la frénésie ambiante. C'est ce que j'ai la prétention de faire tout en me sachant contre tous les courants. C'est particulièrement vrai sur le sujet du libre arbitre, qui se présente maintenant.

## Chapitre II : Le libre arbitre

Bien que parfois discutée sur le plan philosophique, l'idée de libre arbitre est très profondément enracinée dans le conscient et l'inconscient collectif. C'est vrai pour la civilisation occidentale, mais pas seulement. Depuis que les Hommes se sont dotés de mythes, avec des Dieux et autres divinités à satisfaire et à craindre, ils portent une notion de libre arbitre dont l'enjeu est la satisfaction ou le courroux de ces forces supérieures, la bonne ou mauvaise conduite de leur vie quotidienne et spirituelle. Aujourd'hui, le libre arbitre connaît un essor nouveau avec l'athéisme, qui place l'individu et sa liberté au centre de l'Univers. Le résultat, c'est qu'en ce XXI<sup>e</sup> siècle, la quasi intégralité des êtres humains sur Terre a l'impression de faire des choix, de prendre des décisions en exerçant quelque libre arbitre, qu'il porte ou pas son nom. Je viens ici faire valoir l'idée selon laquelle le libre arbitre est la plus profonde illusion qui ait accompagné, jusque-là, le développement de la civilisation des Hommes. Pendant des millénaires, nos ancêtres ont cru voir le soleil leur tourner autour. Et pour cause, ils le voyaient leur tourner autour avec leurs yeux. Or il se trouve que ce n'est pas le soleil qui nous tourne autour le moins du monde, mais l'inverse. Il faut une révolution copernicienne du libre arbitre.

J'affirme qu'il viendra un temps, le plus proche possible, où l'idée de libre arbitre sera devenue aussi inacceptable qu'une représentation géo-centriste du système solaire. L'individu humain, en aucun cas ne décide fondamentalement de quoi que ce soit, à aucun moment, dans aucun compartiment de son activité et de sa pensée. Ses « choix » n'émanent pas de lui, il ne fait que les porter, les incarner. Ce n'est pas le choix qui est l'émanation de l'Homme, c'est l'Homme qui est l'émanation du choix.

Pour détruire consciencieusement le libre arbitre, il faut le traquer partout où se cache son illusion. Il faut étudier précisément et vigoureusement ce en quoi consiste l'activité humaine, ce en quoi consiste le cerveau, la conscience, l'esprit, la pensée. Commençons par définir le libre arbitre lui-même, c'est à dire ce qu'il est censé être. Et me voilà livrant une définition pour un concept dont je réfute l'existence. Il le faut bien

car le libre arbitre est flou, comme tout ce qui a un loup. Généralement, on le caractérise par opposition à la fatalité. L'admettre n'éclaire en rien sur sa nature intrinsèque. Et pour cause, il est illusion. En fait, la disparition du libre arbitre n'est en rien une promotion de la fatalité. Simplement, les décisions ne se prennent pas là où on le croyait.

L'idée fondamentale du libre arbitre, c'est que la conscience est souveraine sur elle-même. Elle génère son propre contenu, le contrôle. Si une décision, un choix émane du libre arbitre, cela signifie que la décision, le choix, émane, en conscience, de la conscience, motivé par un examen de conscience, par opposition à la contrainte, de quelque nature qu'elle fût. Toute contrainte sur le libre arbitre en effet, balaye la possibilité de libre arbitre, par les termes mêmes. Ainsi, pour démontrer que l'arbitre est libre, il faut démontrer qu'il n'est pas sous contrainte.

Je vais démontrer ici qu'il n'y a que de la contrainte sur l'arbitre, qui est tout sauf libre. Comme l'énergie et la matière répondent à la nécessité, l'Homme, qui est énergie et matière, répond à la nécessité.

### **Choix de la conscience ou conscience du choix**

Examinons d'abord la problématique du libre arbitre sous son angle le plus théorique. Ces considérations seront suivies par des observations beaucoup plus pratiques et physiques. Se pose aux tenants du libre arbitre cette question : la conscience peut-elle, elle-même, déterminer ce qu'elle contient ? La conscience peut-elle générer sa propre substance ? Si oui, comment ? A quoi cela correspond-il, en terme d'activité mentale, psychique, psychologique ? Je souhaite bon courage à nos amis librement arbitrés pour démontrer qu'ils choisissent leurs pensées. De mon côté, il m'est aisé de montrer que la conscience ne fait que recevoir, et n'émet rien du tout.

Pour s'en rendre compte par un procédé logique, il faut distinguer ce dont on est conscient, et ce dont on n'est pas conscient, en d'autres termes, ce dont on est inconscient. L'enjeu est donc de savoir à quel moment, dans quelles circonstances, quelque chose passe du statut d'inconscient à celui de conscient. On se rend compte alors que le propre de la conscience est de ne pouvoir convoquer consciemment ce qui est inconscient, puisque, précisément, c'est inconscient.

« Il me vient une idée » dit-on. Ce vocable est excellent, il décrit parfaitement la réalité de l'irruption de la pensée dans la sphère consciente. Je ne peux décider d'avoir une idée, elle ne peut que venir. « ça me revient » alors que l'on cherchait quelque chose. En effet, la conscience cherche, mais quand elle trouve, si elle trouve, ce n'est pas de son propre fait, sans quoi il n'y aurait même pas besoin de chercher.

Ainsi, nul libre arbitre ne peut être l'auteur d'une idée survenue à la conscience, ni ne peut convoquer d'information à la conscience. L'information se convoque elle-même, éventuellement si on la cherche, éventuellement si on ne la cherche pas. En revanche, l'irruption de l'idée, de l'information, engendre éventuellement tout un processus de nécessité qui lui est lié, et c'est ce processus qui apparaît aux yeux aveugles des défenseurs du libre arbitre comme le choix. Parce que la conscience est en mouvement et suit une trajectoire, on croit l'avoir choisie, comme on croit voir le soleil nous tourner autour, à cause de la trajectoire qu'il emprunte dans notre ciel. On estime avoir choisi ce qui nous est agréable, et subir ce que l'on rejette, mais la réalité, c'est qu'on ne fait que subir, pour le meilleur et pour le pire.

La création intellectuelle, par exemple, et par extension manuelle, matérielle, ne peut en

aucun cas être reliée au moindre libre arbitre. Il s'agit d'une expression de la nécessité par l'idée, le geste, la pensée, qui tracent leur sillon dans la réalité à travers l'accomplissement de l'œuvre et le regard que l'on porte sur elle.

La création, c'est quand la matière est le fruit d'elle-même, en passant par la conscience pour se donner vie à elle-même. Moi-même, à cet instant, je ne fais que retranscrire, via le clavier d'ordinateur, ce qui me pénètre laborieusement la conscience. D'ailleurs je dois tout relire et corriger éventuellement de nombreuses fois, pour éliminer une quantité importante de déchet, fort limité dans mes capacités de langage dans le cadre d'un tel exercice que ce texte. Si je l'écrivais sous l'empire de quelque libre arbitre, rien, absolument rien ne se passerait comme cela se passe. J'en déciderais tout autrement. Je choisirais mille autres voies que celles que mon esprit empreinte. La notion « d'inspiration » d'ailleurs est éloquente, elle suggère bien que l'on ne peut davantage la décréter que le vent.

Le créateur humain n'est le créateur de rien du tout. Il ne possède pas son génie, mais son génie l'emprunte. Il est un médium qui pense et ressent ce qui pénètre sa conscience, et il se trouve que chaque être humain répond à cette exacte définition.

Car le bon sens et, peut-être, un petit peu d'introspection, suffisent à comprendre que la problématique de l'irruption de la pensée dans la conscience reste intacte, lorsqu'il s'agit d'examiner ce qui se produit en cas de « décision », de « choix » à partir de données conscientes, au terme d'une hésitation que l'on perçoit à contresens comme un exercice de la libre conscience.

### **Cas de figure arbitrale**

L'hésitation n'est autre qu'un rapport de force. Nul arbitre libre ne décerne la victoire ; le plus fort s'impose. Qui est le plus fort ? L'idée, l'option, le choix, la décision qui, finalement, émerge de l'hésitation, et se solidifie dans la conscience, avant, peut-être ou peut-être pas, d'être balayée par une autre hésitation, un autre choix.

« Vais-je porter secours à cette veuve et son orphelin ? » J'hésite, je risque d'y perdre la vie. Si j'y vais, c'est que l'idée de perdre la vie était moins repoussante que l'idée de laisser la veuve et l'orphelin en proie à leur destin sous mes yeux. L'idée de les observer sans agir m'est simplement insupportable. J'agis par nécessité, pour embrasser l'amour propre du devoir, plutôt que subir le déshonneur. Suis-je un héros ? Je suis un exemple de vertu, qui pour mille et une raisons caractérise mon esprit. Mais nul arbitre ne s'est prononcé. Mon sens de la dignité était plus fort que ma peur. Un simple rapport de force. Parmi les cas extrêmes, mentionnons la notion de « perte de contrôle ». Il s'agit en réalité d'une perte de l'impression de contrôle. Cette perte intervient en brisant la chaîne normale de mes pensées créatrices d'illusion de contrôle sur elles. Une telle effraction est par exemple le fruit de la stupeur ou à plus forte raison de la sidération. L'incapacité à réagir conformément à des pensées, avec pensée sans geste, ou geste sans pensée, est une rupture dans une mécanique habituellement tranquille, qui met en adéquation l'un et l'autre. En aucun cas il s'agit de la disparition d'un libre arbitre qui, au demeurant, s'il officiait à sa place, ne se serait pas laissé évincer.

« Vais-je quitter mon travail et me mettre à mon compte ? » j'hésite car je ne supporte plus mon travail, mais j'ai peur d'échouer dans ma propre entreprise. Là encore, ce qui émerge au terme de ma réflexion, c'est l'option qui fait le moins peur, le moins mal, ou celle qui donne le plus d'espoir, ou d'enthousiasme, en tout cas rien qu'un arbitre libre ne sanctionne. Je suis resté des années dans ce même bureau parce que j'avais peur de

ce que je trouverais à la sortie. « J'ai enfin claqué la porte et je me sens libre à présent. » Pour claquer la porte, il en a fallu l'impulsion. Cette impulsion naît d'un rejet violent, ou d'une perspective attractive particulière. Si un libre arbitre dictait la décision de claquer cette porte, il n'y aurait même pas eu besoin de la claquer, tout se serait probablement opéré dans le calme et en bonne intelligence. Alors que je voulais le faire depuis longtemps, le vase a débordé, et nul arbitre ne juge de ce que le vase contient, de ce qui en déborde. C'est un fait que porte la conscience, par la conscience de ce que l'on ressent, et la conscience de ce que l'on pense.

« Vais-je résister à la tentation de voler, violer, tuer ? » De manière générale, sur le plan moral/éthique, ce qui se joue dans la conscience, c'est un rapport de force entre une pression, et la digue qui sert à la contenir. La digue, c'est le code moral que chaque individu est censé porter dans un contexte donné, la pression, c'est celle du désir, de la convoitise, ou du besoin, le tout sous forme d'inclination, de pulsions plus ou moins prolongées dans le temps.

Ce qui détermine le crime, aussi bien d'ailleurs que le menu larcin, c'est le rapport de force entre la nécessité qui guide mon comportement pour se conformer à un code moral/éthique - par crainte des conséquences immédiates ou après la mort si je crois à la sanction après la mort - et la nécessité qui guide mon comportement en direction de la transgression - par désir ou besoin de l'objet convoité, le besoin n'étant autre qu'un désir impérieux, le désir n'étant autre qu'un léger besoin. Au sujet de la digue, j'indiquais que chaque individu est censé en disposer, mais dans les faits il n'en est rien.

La réalité, c'est que pour disposer d'une digue morale, tout individu doit l'avoir reçue de quelque héritage. Une chose est certaine, nul libre arbitre ne la lui offrira, car alors, quel serait l'arbitrage ? Entre quoi et quoi ? Être méchant ou être gentil ? Ne riez pas. La punition, le châtement, est un acte qui consiste à considérer que le criminel a choisi d'être méchant, plutôt que gentil.

Mais nous reviendrons plus tard aux crimes et châtements. Pour l'heure, observons que le criminel, dont le crime ne doit rien à aucun arbitre, peut éventuellement faire l'objet d'intenses luttes intestines, entre la peur d'assouvir sa passion, et le besoin de le faire. Ce qui est certain, c'est que le crime est le résultat d'une pulsion impérieuse, d'un besoin avide, bref, d'une nécessité souveraine au sein de la conscience, et en dehors, qui déborde la digue, ou l'absence de digue.

## **Libre vertu**

« Je me suis construis moi-même, j'ai tout fait de mes mains ». Alors que les autres traînaient dans les rues, je travaillais dur à l'école, parce que je voulais devenir quelqu'un. J'y ai toujours cru, et je l'ai fait. Je suis devenu dirigeant d'entreprise à succès. « Contrairement à eux, j'ai fait librement bon usage de mon arbitre, eux ils arbitrent mal. » Pourtant, bien ou mal arbitré, il faut qu'il y ait une raison à cela. La liberté de l'arbitre ? Mais s'il est libre, pourquoi arbitrerait-il mal ? Et s'il n'est pas libre, alors ce n'est pas un libre arbitre.

Le libre arbitre, nous dit-on, serait aussi libre quand il est mal arbitré que quand il l'est bien. C'est donc l'âme qui est mauvaise. Mais la faute à qui ? A l'âme elle-même ? Qui a mal arbitré cette âme mauvaise qui, à présent, avec son libre arbitre, prend de mauvaises décisions ? Qui ? Au rapport ! Comment l'individu aurait arbitré son naufrage de destin ?

La liberté n'a rien à voir avec le fait de traîner dans les rues plutôt que de construire son avenir. Si chacun avait la liberté, soit de traîner dans les rues, soit de construire son

avenir, chacun construirait son avenir. En l'occurrence, ce qui se passe, c'est que la raison pour laquelle j'ai travaillé dur, c'est que j'étais mû par une énergie, une force, sous forme de foi en moi, en mon avenir, en mon devoir.

Pour comprendre ce qui conduit un esprit à agir, plutôt que subir, il faut songer à ce que le corps est capable de produire comme force pour lutter contre les éléments.

Si tout le monde autour de moi traîne dans la rue, il me faut franchir des obstacles de nature psychique, psychologique, pour m'isoler dans une démarche différente, exigeante. Or, ces obstacles se franchissent par la force, la ressource mentale, exactement comme l'haltérophile soulève sa charge. Il ne la soulèvera que s'il dispose de la puissance musculaire suffisante. Je n'échapperai à mon destin statistique, en tant que zonard, que si j'en ai la ressource particulière, qui me distingue de mes semblables, qui eux, n'échappent pas à leur destin statistique. Notons ici, à ce sujet, que l'exception statistique appartient elle-même à la nécessité statistique, aux résultats statistiques. Cette ressource consiste en passion (constructrice et non destructrice), en talent, en sens du devoir, en ce que l'on veut, dont le résultat est de mouvoir la conscience dans la bonne direction plutôt que la mauvaise. Autant de choses que nul arbitre ne peut offrir à nulle conscience, autant de choses qui s'offrent elles-mêmes à la conscience, ou pas, et la plupart du temps, pas. L'être humain est conforme dans au moins 95% des cas, à son milieu, ni plus ni moins. Les 5% restants relèvent de la chance, quelle qu'en soit la forme. Voilà pourquoi, nous y reviendrons, chacun doit acquérir, par l'éducation, les ressources que sa constitution « naturelle » ne comporte pas. Une chose est certaine, si je crois avoir échappé à mon destin en me forgeant moi-même, je ne fais que constater ma bonne santé morale, mentale, psychologique, existentielle, mon talent, bref, mon privilège. Je me passerai donc de bravo. Merci.

## **Je pense donc j'arbitre**

Il est un domaine de l'activité mentale auquel on associe tout particulièrement le libre arbitre, c'est la réflexion. Qu'est-ce que la réflexion, que se passe-t-il quand on réfléchit ? La réflexion est une hésitation active, elle intervient lorsque la décision, le choix, fait l'objet de concurrence, lorsque se pose une question. La réponse est-elle le fruit du libre arbitre ? Voyons cela.

Si je réfléchis à ce que je vais faire de ma journée ou de ma vie, les options en présence traversent ma conscience, les avantages et inconvénients de chacune d'elles. Ces idées, ces représentations défilent et s'entremêlent, elles sont en mouvement, elles le resteront jusqu'à l'issue de la réflexion. Car tel est le propre de l'état de réflexion, c'est un état de mouvement circulaire de la pensée ; ce sont les mêmes idées et données qui défilent indéfiniment, jusqu'à cristalliser quelque « choix » ou « décision » concernant mon plan d'action.

D'abord, la réflexion n'est pas un état familier à tous les esprits humains. Certains réfléchissent beaucoup plus que d'autres. Et certains encore, mieux, beaucoup mieux que d'autres. Ça dépend de ses facultés cognitives, dans le domaine du langage et de la logique en particulier. Cela signifie-t-il que certains de nos congénères sont plus librement arbitrés que d'autres ? Non, soit l'arbitre est libre, soit il ne l'est pas. Soit il existe, soit il n'existe pas. Il ne peut en aucun cas se présenter à degrés divers. Est-il une liberté sous contrainte ? Si l'on veut que le libre arbitre existe chez certains et pas chez d'autres, on veut en fait qu'il n'existe pas, car nul n'a pu arbitrer librement son absence de libre arbitre, sa moindre mesure ou qualité.

Ensuite, la « décision », le « choix » qui découle de la réflexion, quelle qu'en soit la

quantité et la qualité, fait office de synthèse dont la substance est déterminée, comme toujours, par la nécessité. Nécessité induite par l'objectif dans lequel je réfléchis, et par la nature des données que comporte ma réflexion. Ce sont celles des données qui auront finalement été perçues comme les mieux adaptées à mon projet, qui se matérialiseront dans la décision. Mais demain, je peux changer d'avis.

Si j'étais doté d'un libre arbitre, c'est bien simple, je n'aurais pas besoin de réfléchir à quoi que ce soit, j'arbitrerais librement, avec la liberté de ne pas avoir à produire l'effort de réflexion. La réflexion n'est pas un exercice libre, il est éminemment contraint. Le fait qu'on puisse très bien le vivre ne signifie en rien le contraire. Expulser ses excréments est un acte contraint qui, à priori, n'est pas fait pour être désagréable. Il répond à une nécessité biologique. La réflexion répond à une nécessité mentale à l'instant de sa convocation. Son issue est inconnue à l'avance, par définition, et par conséquent elle ne fait pas l'objet de l'arbitrage libre de la conscience, en vertu du principe d'irruption que je mentionnais en introduction ; ce dont la conscience n'est pas consciente, elle ne peut le convoquer par la conscience.

La vie en général est faite d'une suite de pensées et de gestes plus ou moins mécaniques, qui se chassent les uns les autres, se succèdent les uns aux autres. Je pense à mes dents que je brosse, ou je les brosse sans y penser, mais en pensant à ce qui éveille ma crainte, ou mon enthousiasme pour la journée ou le reste de ma vie. Je pense à ce que j'ai à accomplir dans le cadre de mon rôle social, familial et j'accomplis ces tâches.

Que je sois mû, guidé par quelque chose de fort, en terme de répulsion ou d'attraction, ou que je n'attende ni ne fuie rien en particulier, je chemine en fonction d'où me mènent mes pensées. Certaines d'entre elles sont présentes en filigrane, d'autres concernent mon activité immédiate. Celles qui sont en filigrane ne sont pas nécessairement les moins puissantes, bien au contraire. Si je suis en train de penser aux derniers potins des voisins, et qu'à ce moment-là je suis rappelé à mon devoir de parent par un cas urgent qui me requière, ma pensée en filigrane – la préoccupation de tout parent pour ses enfants - reprendra immédiatement le dessus. Nul libre arbitre n'a à s'en charger, la liberté n'a d'ailleurs absolument rien à voir là-dedans.

En fait, tout devoir supérieur de l'individu, dans le cadre de l'exercice de la vie, habite sa pensée en arrière-plan, et ne vient au premier plan qu'à l'occasion des cérémonies et autres occasions solennelles. Dans tous les cas, c'est la pensée qui guide l'Homme, non l'Homme qui guide la pensée. Il n'y a rien à arbitrer dans l'esprit, qui est un écosystème en soi. En émerge ce que la nécessité guide, dans la rencontre entre l'individu et les circonstances.

Dans le monde anglophone, le concept de libre arbitre prend une teinte légèrement différente, puisque « free will » se traduit littéralement par volonté libre. C'est encore plus faux, idiot, inapproprié, illusoire. La vie est faite de choses qui ne se commandent pas, à commencer par la volonté. L'amour, le désir, la peur, l'aversion, la haine, sont autant de sources d'énergie qui motivent la nécessité, et que la nécessité motive, mais que ne motive en aucun cas la liberté.

Peut-on choisir d'aimer ? De désirer ? De craindre ? De détester ? Nombreux sont ceux, sur la Terre, à le croire. Je ne veux même pas leur faire l'honneur de tenter de produire des arguments pour faire valoir l'inverse. Je ne veux même pas m'adresser à eux. Je ne leur oppose que mon mépris, un mépris que je n'ai pas davantage choisi qu'ils n'ont choisi leurs illusions. Aux autres, qui ne savent pas, je pose ces questions : Qui ou quoi

aises-tu ? L'as-tu choisi ? A quel moment ? Te souviens-tu l'avoir choisi, ou ne te souviens-tu pas plutôt l'avoir compris ? Qui ou quoi désires-tu ? L'as-tu choisi ? A quel moment ? Te souviens-tu l'avoir choisi, ou en a-t-il toujours été ainsi ? Que crains-tu, pourquoi ? L'as-tu choisi ? Si tu avais le choix, ne choisirais-tu pas de ne pas craindre ce que tu crains ? Et ce que tu détestes ? Comment aurais-tu pu le choisir ? Ne peux-tu pas que le constater ? Or, ta vie entière n'est-elle pas constituée de ce que tu penses et fais en fonction de ce que tu aimes, que tu désires, que tu crains, que tu détestes ? Si, bien sûr. La vérité, c'est que je ne peux pas choisir ce que je ressens, mais que ce que je ressens détermine ce que je suis et fais.

Le « free will » est une pire arnaque encore que le libre arbitre. C'est un paroxysme de vae victis social : si tu n'as pas la volonté de te battre, c'est que tu as choisi d'être misérable, et moi, ayant choisi de te dominer, c'est mon droit le plus absolu. Il s'exprime traditionnellement, formidablement aux USA, et s'est merveilleusement illustré dans le thatchérisme, notamment.

### **Libre arbitre vs réalité**

La réalité de l'être humain, c'est que son capital volonté, dans quelque entreprise que ce soit, de la plus anodine à la plus cruciale, échappe totalement à toute notion possible de choix, de décision, de liberté. Non seulement je ne choisis pas de vouloir quelque chose, ou de ne pas le vouloir, mais je ne choisis pas non plus avec quelle force je le veux si je le veux, avec quelle force je le rejette si je le rejette. C'est encore par l'absurde que l'on s'en rend le mieux compte ; Comment l'échec pourrait-il exister parmi les êtres humains, si tous avaient la liberté de mobiliser l'énergie et les compétences nécessaires à l'accomplissement de leur projet, comme l'implique pourtant la notion de libre arbitre, à fortiori celle de « free will » ? La volonté, dure et longue, c'est le plus grand pouvoir dont puisse jouir un être humain, l'un des plus grands privilèges. C'est aussi le plus grand d'entre tous les talents quand elle se tourne vers le travail. Ce n'est pas le moins du monde une liberté.

Abordons à présent le libre arbitre sous l'angle scientifique. Je serai amené ici à définir le rapport entre les trois grands acteurs du comportement humain : cerveau – conscience – esprit.

La science, dans son exploration du cerveau, en est à une étape paradoxale, comme dans d'autres domaines, dont l'astrophysique et la physique quantique : Elle en est à la fois aux balbutiements et aux révélations fracassantes. Encore faut-il en tirer les conclusions, une fois de plus. La question de la relation entre cerveau et conscience s'est posée à partir du moment où l'on a pu commencer à observer l'activité du cerveau.

L'observation de l'activité du cerveau consiste à observer l'activité électrique qu'il présente, à l'aide d'un encéphalogramme. Activité électrique ai-je dit ? En effet, le fonctionnement du cerveau consiste en un parcours – neurones, synapses – qu'empruntent des électrons. Ces circuits sont assez largement localisés dans différentes zones du cerveau en fonction de la nature de la tâche, circuits auxquels on peut donc associer l'activité mentale, intellectuelle, psychique qui leur correspond.

S'est longtemps posé la question de savoir si la conscience correspondait à une zone spécifique du cortex. Il s'avère que non, la conscience correspond à un certain seuil d'activité globale du cerveau supérieur (voir définition du cerveau plus bas). On mesure cela en déclenchant un stimulus, et en comparant le graphique obtenu avec la

conscience du stimulus dont témoigne le sujet. On trouve ainsi qu'avant d'être conscient de quelque chose, le cerveau présente une activité inférieure à celle qu'il présente à partir de l'état conscient, auquel s'associe la perception du stimulus.

La conscience correspond donc à un certain degré d'activité du cerveau humain. Cela signifie qu'elle consiste en un afflux d'électrons dans les circuits cérébraux. Ainsi, elle est au cerveau ce que la flamme est à l'air qu'elle investit. En effet, comme la flamme exprime l'accélération de la matière atomique et moléculaire de l'air, la conscience sanctionne l'activité du cerveau ; ces électrons qui le parcourent. Cette sanction concerne tout un éventail de l'activité mentale, car la conscience correspond à des états variables. On peut être plus ou moins concentré sur ce dont on est conscient, et surtout, on peut le ressentir plus ou moins fort, ce qui fait varier l'intensité de la flamme conscience.

Telle la flamme, la conscience se dégage de son combustible et devient distincte de lui, bien qu'elle n'en soit que le prolongement. Cependant, contrairement à la flamme, la conscience ne peut être perçue directement que par elle-même. Elle n'en existe pas moins intrinsèquement, mais elle ne peut être que son propre témoin, en tout cas pour l'instant. Car je suis convaincu que lorsque la connaissance du cerveau aura atteint le palier requis, nous pourrions savoir exactement ce que pense tout individu grâce (ou à cause) du scanner de son activité cérébrale. Mais après tout, cela ne sera qu'un film, une photographie. La conscience, elle, est une expérience. Or il est important de comprendre à quel point l'expérience est une réalité en soi. Ce qui se passe « dans la tête » se passe on ne peut plus réellement.

C'est le sens du *cogito ergo sum*. Le fait que je pense est la preuve en soi que la pensée existe. Le fait que je sois conscient d'être conscient, est la preuve de l'existence de la conscience en soi. Ainsi, au célèbre « je pense donc je suis », génialissime trouvaille de Descartes, on pourrait ajouter « je rêve donc je suis ». En effet, la notion de conscience est valable également pendant le rêve. Au moment où l'on rêve, on se représente une situation certes fictive, mais il s'agit bien d'une expérience consciente, dont on peut témoigner si on s'en souvient. En fait, les états conscients d'éveil et de sommeil se ressemblent beaucoup plus qu'on ne le croit. On « rêve » bien plus à l'état d'éveil qu'on ne l'imagine, et on « pense » bien plus à l'état de sommeil qu'on ne l'imagine. Seulement, on croit contrôler sa pensée à l'état d'éveil, alors qu'on la sait autonome pendant le rêve. Le rêve est une pensée sans illusion de libre arbitre.

Les neurosciences, bien que l'on ne s'en soit pas encore collectivement aperçu, ont tranché la question du libre arbitre. Les travaux de Patrick Haggard, éminent chercheur dans le domaine, ne montrent pas autre chose, encore faut-il le voir.

Voici ses travaux : il s'agit d'observer ce qu'il se passe dans le cerveau au moment du fameux choix, de la souveraine décision. Dans cette optique, on offre plusieurs options à un sujet, par exemple, le choix d'appuyer sur un bouton avec la main gauche ou la main droite. On l'invite à faire usage de son libre arbitre pour déterminer laquelle de ses deux mains ira à la rencontre du bouton. Et bien l'observation indique qu'il se trouve que le « choix » en question, s'effectue *avant* de pouvoir être techniquement conscient. On peut établir cette vérité expérimentale, empirique et irréfutable, grâce au fait que chacune des deux mains se signale à l'écran de l'encéphalogramme, ainsi que la prise de conscience, comme nous l'avons vu à l'instant. Ainsi, on peut voir sur l'échelle du temps (en l'occurrence des dizaines de millisecondes) la preuve que la main gauche ou droite avait été retenue *avant* que le sujet n'en ait lui-même conscience. Avant que le seuil conscient n'ait été atteint dans le cerveau, le « choix » de la main avait déjà été opéré par

le cerveau, aussi vrai que la coquille de l'œuf contient déjà le poussin avant qu'il ne l'ait brisée.

Par ailleurs, le même Haggard a mis en évidence l'importance de l'influence subliminale. Réalité cérébrale fascinante : Plus un sujet fait l'objet d'influences subliminales, donc de déterminant inconscient, plus sa conscience, exécutant ces injonctions inconscientes, porte le sentiment de sécurité et de souveraineté du choix. Voilà pourquoi l'illusion est si difficile à détruire. Elle s'appuie sur des mécanismes puissants, dont l'objet est de donner à la conscience l'impression d'avoir choisi ce qui fait irruption en son sein. Je le conçois comme un mécanisme de défense, pour reprendre un concept freudien ; il serait si insupportable au commun des mortels de subir son propre sort intime et intérieur, qu'il faut lui donner l'impression de le contrôler. C'est ce dont s'est chargée avec grand succès notre cortex jusqu'à présent.

## **Le libre arbitre du bonheur**

En ce XXI<sup>e</sup> siècle, la littérature psychologique, philosophique, existentielle, sert essentiellement à expliquer les voies et moyens du bonheur, du succès ou de la libération par le libre arbitre, objet d'émancipation et d'entreprise. On vante son propre exemple à suivre avec son libre arbitre pour cheminer dans la vie – moi je suis champion faites comme moi, je suis heureux faites comme moi, je suis riche, faites comme moi et ainsi de suite. Faites de votre libre arbitre ce que j'ai fait du mien, et tout ira bien pour vous.

On remarque au passage que l'arbitre n'est pas si libre que ça, puisqu'il suit une recette. Mais il n'en demeure pas moins vrai, et c'est tout le paradoxe terrible, que plus l'être humain a l'illusion d'être aux manettes de sa propre existence, plus il est en mesure d'agir. Cette illusion occupe une place que rien ne semble pouvoir remplacer. Faut-il que la masse des êtres humains croie vrai ce qui est faux pour pouvoir vivre ? Je ne le pense pas. Je pense que la disparition du libre arbitre est un traumatisme éventuellement violent, mais auquel on survit, en construisant une représentation de la vie infiniment préférable. Cela passe par la douleur, j'y reviendrai largement.

Songeons pour l'heure, que l'on invoquait, comme le décrit Bertolt Brecht, le brave paysan qui avait besoin du soleil autour de lui pour se repérer - l'inversion des pôles de rotation était infiniment perturbant - pour dissuader Galilée de raconter ses conneries. Force est de constater que l'agriculture a résisté à l'héliocentrisme du système solaire. Notre civilisation résistera à la disparition du libre arbitre.

Sur le marché aux miracles du libre arbitre, on trouve de nombreux numéros qui vantent des vertus empiriques. On nous dit, par exemple, et c'est une étude sérieuse qui le propose, qu'un comportement positif entraîne effectivement des conséquences positives. Ainsi, on a suivi des gens, parmi lesquels certains positifs, et d'autres négatifs, et on a trouvé que les premiers avaient de meilleures histoires à raconter que les seconds. On en a tiré la conclusion que le comportement avait une incidence sur l'expérience. C'est, en somme, une magnifique tautologie, représentative de ce type de démarche qui s'adresse au libre arbitre par des recettes. Il est absolument évident que l'expérience peut faire l'objet de mécanismes vertueux pour l'épanouissement et le bien-être, et d'autres vicieux. Mais le fait que l'on vive des choses pénibles et qu'on les provoque procède rigoureusement du même mouvement, que j'appelle karma. Cet empreint à la tradition bouddhiste n'est que de façade, car les choses telles que la réincarnation me sont absolument étrangères. La seule réincarnation qui existe sur

Terre, j'en suis convaincu, c'est la répétition des destins. En des temps et lieux différents, des êtres humains rencontrent des destins semblables, et en cela, d'une certaine façon, ils se réincarnent les uns dans les autres.

Mais le karma que j'évoque et invoque est une énergie qui façonne l'expérience de l'être humain, dans son activité d'être humain. Les karmas peuvent être de toute nature, chanceux ou beaucoup, beaucoup moins, intenses ou faibles, lents ou rapides, mais ils signent le type d'énergie qui traverse une vie, tout au long de la vie. Ils signent les « patterns » qui, la plupart du temps, sont responsables de tous les axes cardinaux de l'existence.

Sois positif ! C'est comme dire : Aies des globules rouge ! L'injonction adressée au libre arbitre pour adopter le comportement visé est une débilité profonde. Pourtant parfois ça marche ! Mais c'est alors un... hasard. Cela fonctionne comme la foi et l'homéopathie. Seule est significatif l'apprentissage, ou la thérapie, qui sont dus à chacun, offerts seulement à ceux qui en ont la chance.

Non, décidément, non, la conscience ne façonne rien de ce qui la traverse. Elle est une expression, une expérience, pas une forge, pas une matrice. Elle reçoit l'information qui incarne la conscience comme la conscience incarne l'information. Elle émerge de l'activité du cerveau comme la flamme émane de l'activité de l'air. Comme la flamme elle est sujette à toutes les formes par tous les vents, de toutes les couleurs, toutes les chaleurs, toutes les grandeurs. Comme la flamme elle peut brûler ce qu'elle touche. Et comme la flamme, elle est un résultat, façonné par les éléments, avant d'être une éventuelle cause.

### ***Qui décide ?***

La conscience est donc une émanation, mais alors une émanation de quoi ? De l'inconscient ? Qu'est-ce que l'inconscient ? L'inconscient est d'abord la somme de ce qui n'est pas conscient, mais alors, c'est la somme de toutes choses dans l'Univers, et cela n'avance à rien. L'inconscient, c'est aussi et surtout ce qui agit directement sur la conscience, sans que cela ne soit conscient. L'exemple de l'expérience de Haggard et ses instructions subliminales démontrent, parmi mille autres expériences, l'existence de cette zone grise de la conscience et de l'inconscience, où sont perçues et traitées des données sans que la conscience ne soit impliquée.

Pour autant, je ne crois pas à une antichambre de la conscience dans les termes freudiens. Je peux être inconscient de mille choses qui me concernent moi-même, et qu'au fond de moi, peut-être, je sens ou soupçonne. Appelons cela l'inconscient si l'on veut, mais je ne vois pas quoi en tirer. Cela laisse entière l'alternative ; soit je suis conscient de quelque chose, soit je ne le suis pas. Ce que je soupçonne peut-être au fond de moi sans le réaliser consciemment, alors je n'en suis pas conscient, et où que se situe, dans je-ne-sais-quel inconscient, ma pensée qui n'est pas consciente, cela ne change rien aux problématiques qui se posent à l'être humain, dont l'instrument d'observation et de compréhension est la conscience.

L'hypothèse freudienne de l'inconscient, boudoir que l'on visiterait en s'allongeant sur un divan pour le nettoyer contre rémunération, est à mes yeux purement gratuite. La réalité de l'exercice de la psychanalyse, c'est une exploration de la conscience, non pas du moindre ça, conscience au sein de laquelle il est effectivement possible de mettre de l'ordre en cas de désordre. Encore faut-il en avoir les compétences. Certes, il est des souvenirs enfouis qui peuvent nous hanter, des affects que l'on minimise ou que l'on

occulte, certes la psychanalyse peut mettre en évidence à la conscience ce qui était dans l'ombre de la conscience. Mais il ne s'en suit aucun résultat magique particulier, dû à la soudaine construction d'un pont entre conscient, rive fade, et inconscient, prodigieux continent. La psychanalyse est une thérapie qui ne fonctionne que sur les personnes qui se portent convenablement au départ et qui ont de l'argent à dépenser d'ici la fin. Un vrai dysfonctionnement de la conscience requiert traitement par la molécule. Et dans les cas normaux de troubles psychiques et psychologiques, il est mille autres thérapies de l'âme et de l'esprit, autres que la psychanalyse, qui ne requièrent pas la domination d'un gourou vénal.

Le mérite de l'héritage freudien est cependant l'ouverture à l'idée que l'esprit, avec son soi-disant libre arbitre, est soumis à influence. Or, qui dit influence sur la décision de l'arbitre, dit non liberté de l'arbitre, et donc pas de libre arbitre.

Reste entière cette question, que pose la disparition du libre arbitre, celle du « lieu » de la décision. Si l'existence du chaos empêche l'expression d'une fatalité rigide, si le vent peut incliner la trajectoire de la flèche, alors qui tire la flèche et souffle le vent ?

Ce dont la conscience est fondamentalement une émanation, selon moi, comme toute chose qui se produit dans le Cosmos, c'est de Dieu. Et s'il est quelque inconscient qui dicte au conscient son contenu, cet inconscient est une interface entre Dieu et l'être humain. Car la disparition du libre arbitre fait de l'Homme un pantin biologique qui ressent et qui pense, livré aux mains de Dieu, c'est à dire aux mains de la nécessité qui gouverne son esprit. Ce peut être violent à recevoir, difficile à concevoir, ou paraître injurieux, et pourtant l'injure, c'est de penser que Dieu ait pu créer une créature plus libre que Dieu. Ce pantin que nous sommes, de chair et d'os, est un prodige, c'est celui de Dieu, être sa création pensante est un immense honneur. Plus Grande encore est la Création de Dieu, qu'aucun évangile ne l'a jamais louée.

### **Le cerveau, un organe comme les autres**

Il est temps, à ce stade, de proposer une définition du cerveau, de la conscience et de l'esprit.

Le cerveau est un organe dont l'objet est de sécréter la pensée. Comme les reins filtrent le sang, comme les poumons fournissent l'oxygène que le cœur ventile, le cerveau fournit la conscience, et l'esprit. Le cerveau est un ensemble cérébral, dont on découvre actuellement d'importantes ramifications dans le système digestif, aussi le corps entier est impliqué dedans. Plus on est dans le ressenti, plus le cerveau sollicité est dans la racine, plus on est dans l'intellect, plus le cortex intervient. C'est ce dernier qui accueille la conscience comme l'être accueille la flamme.

La conscience, c'est ce qui se formule par le langage. Ici, par langage, j'entends également les langages non verbaux, qui peuvent consister en art, et toute production intellectuelle, matérielle, sonore ou gestuelle de l'individu qui comporte un sens identifiable par autrui.

Pour qu'il y ait conscience, il faut qu'il y ait formulation de la conscience. La formulation peut être intérieure ou extérieure. Elle est intérieure si elle reste dans le cadre de la conscience en soi, son expérience, extérieure si elle se matérialise par le langage. « je pense donc je suis » formule le fait que je pense. Mais la conscience, c'est aussi « j'ai peur donc je suis » « j'ai faim donc je suis » « j'aime donc je suis » « je désire donc je suis » « je hais donc je suis ». Exprimer le fait que l'on ressent/pense quelque chose, telle est la conscience.

La substance consciente consiste en un substrat affectif, et une structure logos. Logos, c'est tout ce qui est traduisible en signe. J'appelle ici signe toute trace matérialisée physiquement y compris par le geste en soi, y compris par le son, qui soit destiné à faire sens, un sens accessible à autrui.

Ainsi, pour qu'il y ait conscience, il faut que le contenu de la conscience soit formulable d'une façon ou d'une autre. Sans quoi, il n'y a pas conscience, mais peut-être quelque intuition diffuse ou autre impression, toute chose qui existe, certes, mais n'est pas la conscience. Quant à l'affect, c'est l'ensemble de ce que l'on ressent. On peut ressentir très fort sans être en mesure de l'exprimer, auquel cas, là non plus, on n'est pas dans le cadre de la conscience. Par exemple, j'adhère à une idée, une thèse, à laquelle est associée une forte charge émotionnelle, mais je suis incapable d'en formuler les termes. Alors, j'ai conscience de ce que je ressens, mais je ne pense rien du tout. La conscience en pareilles circonstances, s'arrête aux portes de la pensée, ne réside que dans son substrat affectif. Il faut la réunion de l'affect et d'un code, sous forme de quelque langage que ce soit, pour exprimer ce qui doit l'être. C'est ce que font les artistes, ils expriment leurs affects à l'aide de codes divers et variés, le verbe s'ils sont auteurs, les notes s'ils sont musiciens, les couleurs, les matières et les lignes s'ils sont plasticiens. Telle est la pensée. Cette dernière peut se définir comme l'exercice de la conscience par le logos.

### ***Esprit es-tu là ?***

L'esprit, c'est un écosystème. Il est constitué de l'ensemble des pensées que la conscience porte dans l'exercice de la vie, qui se manifeste d'une façon ou d'une autre dans le comportement. Par comportement, j'entends tout ce qu'un être humain fait, mais aussi tout ce qu'il pense. Car ce que je fais n'est rien d'autre que le prolongement de ce je pense.

Je suis, donc je ressens, et ce que je ressens se prolonge en pensée si je dispose du langage, d'un code qui le permet, et ce que je pense se prolonge en ce que je fais. Je ne peux rien faire si je ne le pense pas, si je ne l'avais pas pensé, comment aurais-je pu le faire ? Et si je n'en avais pas ressenti le désir/besoin, je ne l'aurais pas pensé, ni fait. Plutôt que de multiplier les exemples de la chaîne affect-pensée-action, il suffit de s'interroger sur n'importe quelle chose qui ait été faite au cours du règne humain, sur quoi que je fasse au quotidien et dans la vie en général. Tout action est un projet avant d'être une action. Tout projet est une pensée, et toute pensée est adossée à l'affect qui la sous-tend. Or, nous l'avons vu, on ne peut en aucun cas choisir de ressentir ce que l'on ressent.

L'esprit, c'est l'entité globale dont relève le comportement humain. Ma conscience peut m'indiquer quelque chose (j'accomplis mon devoir), et mon esprit me conduire ailleurs (j'accomplis l'inverse de mon devoir). En psychologie on appelle cela l'influence de l'inconscient. Une chose est certaine, si inconscient et conscient se partagent l'esprit, les échanges entre les deux sont familiers, en non pas le prodige d'une psychothérapie. J'évoquais plus haut la pensée en « filigrane » qui peut déterminer à elle seule mon comportement entier. Elle fait régulièrement l'aller-retour entre conscient et inconscient. Les pensées les plus fondatrices de mon action, relatives à mes devoirs, obligations et autres contraintes, relatives à mes pôles d'attraction et de répulsion fondamentaux, passent le plus clair de leur temps, dans un esprit « normal », sous la zone consciente. Mais dès que les circonstances les appellent, elles surgissent avec force, et envahissent totalement l'espace conscient.

Que quelqu'un m'explique ce qu'un libre arbitre, une « volonté libre » viendrait faire dans l'esprit. Je l'exige ! J'ai trop soupé de cette insulte à l'intelligence.

### ***Des Hommes et des bêtes***

Ouvrons une parenthèse au sujet du paradigme cartésien de la conscience, totalement exclue selon lui pour les animaux. Descartes base sa représentation de l'Homme et de sa conscience sur l'opposition avec les animaux, qui eux, ne sont que des machines. Ce qui est extraordinaire, c'est que la science du XXI<sup>e</sup> siècle nous enseigne à quel point toute chose, dont l'être humain, est une « machine » (un système pour les épistémologistes), et à quel point les animaux, à fortiori les mammifères les plus évolués d'entre eux, ont des capacités cognitives proches des nôtres.

Le gorille, qui peut apprendre 500 à 1000 gestes de la langue des signes, répond à la définition de la conscience que j'ai proposée. C'est une conscience réduite comparée à la notre, laquelle est extrêmement variable en dimensions à l'intérieur du règne humain. C'est la conscience d'un petit enfant qui débute avec le langage. Et qu'en est-il des stades inférieurs au langage donc à la conscience, qu'ont en commun les petits d'Homme, et les autres mammifères. Si notre cousin gorille peut succinctement s'exprimer, communiquer avec nous, et répondre à la définition de la conscience, qu'en est-il des grands félins, des mammifères marins, de nos animaux de compagnie de tout poils, peut-être de toutes plumes, dont on constate qu'ils présentent les mêmes pôles d'attraction/répulsion que nous, et le même type de comportement en conséquence ? Descartes n'a jamais dû aimer les animaux certes, mais il n'a surtout jamais dû les observer. Pour ma part, je pense qu'ils ne pensent pas, pas davantage que ne le font les enfants avant le langage ou au tout début, mais ils ressentent, cela n'est plus nié par personne. Il ne sont donc ni plus ni moins des machines que nous. Ils ont juste des capacités cognitives moins développées, qui les maintiennent en dessous du seuil de la pensée, qui n'émerge qu'avec le langage, malgré les prodiges techniques dont certains sont capables. L'oiseau migrateur n'expliquera jamais son expédition sur une carte, parce que cela requiert la conscience. Mais on voit à quel point la conscience n'apporte pas nécessairement la connaissance à l'individu, même si la conscience semble garantir collectivement la connaissance humaine, à mesure qu'elle franchit des paliers. C'est en tout cas l'espoir que je nourris, celui de voir la connaissance du XXI<sup>e</sup> siècle s'imposer face à tout obscurantisme des millénaires passés.

### ***Noosphère***

Revenons à l'écosystème esprit. L'esprit est un écosystème parmi les écosystèmes. Celui de l'individu parmi les siens. Ainsi, sauf isolement - que certains recherchent comme le Graal et d'autres fuient comme la peste - la pensée d'un individu donné est presque constamment en interaction avec celle d'autres individus. Cet ensemble d'écosystèmes constitue lui-même un super écosystème, qu'il convient à mon avis, de nommer noosphère, pour reprendre un terme inventé par Teilhard de Chardin, repris par Edgar Morin, bien que l'un n'ait rien à voir avec l'autre.

La noosphère, joli hellénisme issu de « noos », idée en grec ancien, raconte bien ce qu'elle dit. C'est la sphère de la pensée, des idées, de la conscience, de l'esprit en tant qu'expression collective et globale. C'est le lieu où les interactions, d'une immense

complexité à l'heure de la communication planétaire et numérique, forment un tout, répondant à la définition du système. La noosphère est un océan, où les grands courants et vents règnent en maîtres sur la surface de l'eau, que ces forces modèlent conformément aux lois de la nécessité et du chaos.

La noosphère est un Territoire soumis à sa météorologie, elle est traversée par de grands mouvements qui méprisent frontières et continents, comme elle est des milliards de petites choses insignifiantes, 7 pour être plus précis, 7 milliards d'insignifiants êtres humains dont chacun, pourtant, est un écosystème en soi. Et chacun ressent et pense si fort ce qui traverse sa conscience, que c'est un monde entier qui habite l'individu humain. La noosphère, en ce sens, est une galaxie. Et tout n'est qu'interaction, loi causale, chaos, et finalement donc, nécessité. Il n'y a pas de libre arbitre dans la noosphère, pas davantage qu'il n'y a d'anges dans le ciel.

La disparition du libre arbitre, attaché à quelque âme qui relierait l'esprit au ciel, permet une vision plus dégagée de la nature ontologique de la conscience, et de l'esprit. Il faut comprendre que le cerveau humain est un processeur et un disque dur biologique. Cela signifie de nombreuses choses, toutes en lien avec les biotechnologies balbutiantes, mais reines du millénaire à venir.

### ***Biotechnologies***

La jonction entre l'intelligence de l'homme et l'intelligence artificielle se fera par un mouvement dans les deux sens.

Dans le sens de la technologie vers la biologie, nous y sommes. A ce jour, on teste les implants dans le cerveau sur le singe, et il se trouve que ça marche ! Deux universités américaines, de Caroline du Nord et Californie du Sud, ont augmenté les capacités cognitives de macaques au cours de leurs essais. L'Hôpital universitaire de Lausanne, quant à lui, fait remarquer le même animal ayant subi une lésion de la moelle épinière. Dans les deux cas, les applications à l'Homme peuvent être thérapeutiques, ou viser l'augmentation de la performance. Il ne fait aucun doute que la science suivra ces deux objectifs, et c'est tant mieux.

Dans le sens inverse, de la biologie vers la technologie, on imagine qu'il s'agira d'introduire des cellules vivantes dans l'ordinateur pour se rapprocher de l'intelligence vivante. Jusqu'au jour où il n'y aura plus de frontière entre ce qui est technologique, et ce qui est biologique.

Pour l'heure, si le microprocesseur manipule logos infiniment mieux que le cerveau humain, il lui manque l'affect. L'affect naît de la combinaison de cellules vivantes, ce sont elles qui vibrent lorsque l'on ressent. Ainsi, la jonction faite, naitrons nos créatures, distinctes de notre volonté immédiate, mais conformes à ce que l'on exige d'elles, avec leur jugement propre, issu de leur ressenti et analyse propre. En somme, des enfants bien élevés. Ceux-là même qui pourraient peut-être un jour nous échapper. L'être humain est-il une fin en soi, où est-ce la connaissance ? Voilà une question que je pose sans arrière pensée, parce que je me la pose réellement.

Libre arbitre vs liberté de vivre

Ce qui est certain, mesdames et messieurs, pour l'avoir minutieusement observé pendant des années, c'est que l'être humain est parfaitement inadapté à la conduite d'un véhicule dans un environnement dense. On craint l'arrivée du pilotage automatique en ville. Mais c'est jusqu'à présent la meilleure nouvelle du XXI<sup>e</sup> siècle ! N'est-ce pas la mort

la plus stupide de toutes les morts, qu'être fauché par un conducteur inapte à la conduite, parce qu'humain, alors que l'ordinateur pourrait s'en charger si bien, qui ne fume ni ne boit ni ne déprime ni n'interrompt son immense concentration une seule demi-seconde, et qui ne demande qu'à entrer en service. On cherche quelqu'un à blâmer, vous comprenez, les assurances doivent pouvoir se retourner contre le coupable. Si c'est un ordinateur, comment lui couper la tête ? Ainsi, au motif d'un problème de responsabilité, on laisse charcuter le corps de milliers d'innocents, là où la machine ferait peut-être, de temps en temps, une victime isolée.

On préfère contraindre la liberté de l'arbitre avec des panneaux de limitation de vitesse, et des radars automatiques, qui, comme leur nom l'indique, appliquent une sanction automatique du libre arbitre en contravention. Le fait que cela ne fonctionne pas pour réduire l'accidentogénie grave ne dérange pas les industriels concernés, ni leurs amis politiques. Cela fonctionne pour leur donner bonne conscience et remplir les caisses de l'Etat vidées par l'austérité, et les poches de quelques petits malins flasheurs.

Certes les industriels engagés dans la course à la conduite automatique remporteront la mise, qui ne sont pas moins malins, mais pour le coup, le bénéfice en sera partagé.

Fabriquer des voitures c'est fabriquer des armes, aussi quiconque, en matière automobile, ne se penche pas sur son automatisé, se condamne à la disparition très prochaine, je l'espère.

Les armes... Aux armes ! Les armes automatiques qui flashent le libre arbitre qui donne la liberté de shooter sans ordonnance. Le libre arbitre de la NRA a besoin du libre arbitre de Trump pour que le libre arbitre de Nikolas Cruz supprime le libre arbitre de ses 17 congénères.

Crimes et accidents de la route logent à la même enseigne du libre arbitre, débile au dernier degré quand il explique le vice. Le libre arbitre n'est pas un ami de la justice, c'est l'ami de ceux qui dominant le monde, et qui entendent faire valoir leur droit à le faire, qu'importe le coût pour les perdants de l'arbitrage. Le libre arbitre est un assassinat de l'innocence et du bon sens, l'innocence de ceux qui n'ont pas choisi d'être des damnés et/ou des perdants, le bon sens de comprendre que c'est en réunissant les conditions adéquates, que l'on obtient le comportement humain adéquat, non pas un s'adressant à quelque arbitre à la liberté infiniment douteuse.

Mais comment réunir ces conditions sans libre arbitre ? Il faut repenser la condition humaine toute entière à l'aune de cette disparition. Nous passons du statut d'acteur, à celui d'observateurs de nous-mêmes. Mais nous verrons que l'impuissance individuelle ne fait que renforcer le pouvoir collectif.

### ***Alpha et oméga***

Concluons sur les sujets abordés jusqu'alors ; énergie/matière, hasard et nécessité, libre arbitre, en considérant le mouvement et l'activité globale du Cosmos dans sa trajectoire vers la complexité :

Les particules d'énergie s'assemblent pour former des atomes, qui s'assemblent en immenses ensembles correspondant à une finalité nécessaire, et éventuellement en petits ensembles moléculaires qui eux-mêmes en forment des grands, c'est le monde physique.

Plus tard sur l'échelle chronologique de la complexité, émerge le monde biologique. On a toujours les mêmes atomes – faits des mêmes particules d'énergie – qui constituent des molécules répondant, aussi fascinant que cela puisse paraître – presque trop irréal pour

être vrai – à un ADN qui en dicte le comportement, si bien qu'elles s'assemblent en cellules qui forment un être vivant.

Quelques milliards d'années plus tard encore, voici émergée la noosphère. Ce sont toujours les mêmes particules d'énergie, organisées en atomes, molécules, cellules que l'on trouve dans la biosphère, mais cette fois, le cortex intervient, et avec lui la conscience, une expérience fascinante de la matière, une propriété extraordinaire de l'énergie, rendue à la fois possible et nécessaire par la substance bio- électro-chimique du cerveau.

A quelle nécessité répond tout cela? A celle de la connaissance. C'est elle qui distingue l'homme de l'animal, la conscience humaine de la non conscience humaine. La nature biologique n'aurait pas produit le cortex si la nature n'avait pas comporté la nécessité de connaissance en son sein. Au même titre que si la vie n'avait pas eu besoin d'investir les airs, elle n'aurait pas créé les ailes et les plumes accrochées dessus.

Mais l'action de la noosphère sur l'écosphère biologique et physique, le péril environnemental, est à l'image de la météorologie extrêmement sombre qui règne sur les latitudes noologiques. La noosphère du XXI<sup>e</sup> siècle est hautement toxique, destructrice et autodestructrice. Jusqu'à quand ? Jusqu'à disparition par la destruction ? Ou jusqu'à évolution à un stade supérieur de connaissance ?

Toujours est-il que certains vivent au chaud juste ce qu'il faut, au frais comme c'est agréable, et ne voient jamais un nuage plus opaque que l'autre dans le ciel clément et amical de leur heureuse existence bien arbitrée par leur arbitre. Mais extrêmement nombreux sont les êtres humains qui connaissent la violence du sort, le manque de lumière, de chaleur, de fraîcheur, un sort noologique - culturel, sociologique, existentiel, social, historique, institutionnel etc - que fait la noosphère à l'individu, comme le vent et l'océan font à la molécule d'eau son sort spatio-temporel.

Et l'on voudrait que la position de l'individu vis-à-vis de lui-même et parmi les siens dépende de son libre arbitre. Autant le chercher dans une termitière. Ce que l'on trouve chez les deux espèces, Hommes et termites, c'est de l'intelligence collective, et dans le cas spécifique des Hommes, de la bêtise collective et individuelle. Mais de libre arbitre, nulle part. Nous faisons partie du mouvement global du Cosmos et de l'écosystème, de la noosphère que nous habitons, aussi destructeur ou bénéfique fût-il pour Homo Sapiens, c'est celui de l'énergie, de la matière. Nous l'incarbons, mais ne le créons pas, nous ne créons rien. Nous ne faisons que le croire, et à défaut, comme moi, le ressentir et le penser. C'est déjà pas mal.

## Chapitre III: La Justice au XXIe siècle

En ce XXIe siècle, la rupture dont fait l'objet la civilisation occidentale intervient dans la moelle épinière idéologique où logent les codes fondamentaux qui distinguent le bien du mal, le vice de la vertu. Entre suiveurs du Christ égarés qui cherchent à protéger leur territoire, laïques qui se déchirent sur la laïcité, entre droite et gauche politiques, entre Islam émergeant dans la plus grande tourmente, apathiques en tous genres qui ne se posent aucune des questions qui se posent pourtant, notre territoire national est un champ de ruine et de bataille, à l'image de la civilisation à laquelle il appartient.

Si la crise idéologique nord-américaine apparaissait peut-être moins aiguë qu'en Europe, l'élection de Trump prouve le contraire. Le contexte est à l'urgence générale et globale de définir quelque pôle idéologique de nature éthique, autour duquel ceux des Hommes qui espèrent un avenir pour l'Homme pourraient construire quelque chose de neuf et d'approprié.

La négation du libre arbitre laisse-t-elle une place à la morale, à l'éthique, à la justice ? Ma réponse est oui, une place pleine et entière, au centre de ma préoccupation et de ma démarche.

D'une part, le fait que l'individu ne décide, ne choisisse pas le bien ni le mal, n'exclut nullement l'existence de ces deux pôles de la justice. L'enjeu, à défaut de pouvoir exiger de l'individu qu'il opte pour la vertu et délaisse le vice, est de savoir définir l'un et l'autre, afin de juger de moi-même et de mon prochain, du monde qui m'entoure. Le fait de juger du bien et du mal demeure nécessaire et salutaire, libre arbitre ou non. Son exclusion n'est pas celle de la responsabilité, dont je tâcherai ici d'esquisser les contours, et qui participe à la justice.

D'autre part, si l'individu ne dispose pas de gouvernance sur lui-même, la collectivité, l'environnement humain, institutionnel, social, bref, la noosphère, possède une influence déterminante sur l'individu. Or, ce qui gouverne la noosphère, c'est la noosphère elle-même. En d'autres termes les êtres humains ne disposent pas du pouvoir individuel de se gouverner, mais ils disposent du pouvoir collectif de le faire.

S'il est quelque responsabilité parmi les Hommes, c'est celle qui préside aux lois que les Hommes se dictent à eux-mêmes. C'est à cette responsabilité que je m'adresse. Il se trouve que si l'individu ne se conforme qu'en terme de fiabilité statistique au droit et à l'esprit qui régissent les institutions dont il ressort, la société dans son ensemble s'offre bien l'image qu'elle attend d'elle-même. Ce que la société exige de ses individus, elle l'obtient globalement pour elle-même, avec un degré de transgression réduit à une marge statistique dépendant de la nature du code imposé, et du plus ou moins bon fonctionnement des institutions. Ce que la société n'exige pas, elle l'obtient aussi, mais comme une herbe sauvage qui ne surgit Dieu sait où, quand, comment, soit le contraire de ce que l'on attend de la justice. Je viens ici dire ce qu'à mon sens, la société doit exiger de ses individus et d'elle-même pour servir la justice, dernière chose au monde que l'on souhaite laisser au... hasard.

### *Les dix commandements*

L'essentiel du travail que je vais fournir dans cette optique est un travail de définition. J'ai jusqu'à présent employé conjointement les mots « morale » et « éthique » dans un

souci de simplification, mais il convient de les distinguer. La morale est une injonction, l'éthique est une description. La morale concentre son message sur la nécessité d'y répondre, l'éthique se borne à exposer les raisons pour lesquelles la nécessité l'impose. La morale est affective, l'éthique est rationnelle. La morale est un conformisme, l'éthique une rigueur. Aussi, vous l'aurez compris, ma démarche n'est-elle pas morale, mais éthique.

Les 10 commandements sont au bien et au mal occidentaux ce que le Big Bang est au Cosmos. Cela ne signifie pas, au contraire, qu'il n'y avait rien avant, mais telle est la source dont (dé)coule la morale occidentale, issue de l'héritage judéo-chrétien. Ces commandements consistent en une liste de vices et de vertus, avec interdiction pour les uns, sous peine d'endurer la colère de Dieu, récompense pour les autres, car Dieu reconnaît les siens. C'est le sens de notre ADN moral ; on est récompensé de la vertu, et châtié pour le vice. Il s'en faut de peu pour que la définition du vice soit ce pourquoi on est châtié, et la vertu, ce dont on est récompensé. Mais rien, dans cet énoncé originel, ne fait état des raisons pour lesquelles il est énoncé. Cela a fonctionné, et comment ! pendant des millénaires, mais cela ne fonctionne plus. Tarie la source, encombrée de néant, de légèreté, de liberté, mais aussi et surtout, interrogée par l'intelligence et le doute.

Les 10 commandements ne sont plus qu'une bafouille comme une autre. Il est temps de chercher une autre source, plus abondante et fraîche, logée non plus dans l'injonction mais dans l'intelligence, non plus dans l'affect mais dans la rationalité. Il faut s'adresser à l'intelligence, au raisonnement, tel est le canal de l'amour du XXI<sup>e</sup> siècle, l'amour propre, celui de comprendre ce en quoi on croit.

C'est à une telle nécessité que répondrait une démarche d'épistémologie éthique, dont le sens est la définition de la justice par le raisonnement, la rationalité à partir de postulats universels, dans l'objet de l'élaboration d'une Constitution, et de ses lois, dont l'ensemble servirait objectivement l'idéal de Justice. Il m'est impossible d'accomplir un tel travail seul, il ne pourrait d'ailleurs qu'être collectif, je l'appelle de mes vœux, et souhaite en initier ici l'idée.

Vers une épistémologie éthique

Pour définir le bien et le mal, il faut partir de zéro. Cela ne signifie pas faire table rase de l'héritage dont nous sommes tous issus, représentants de la civilisation judéo-chrétienne ou musulmane \* on peut parler de civilisation islamo-judéo-chrétienne pour qualifier le monde érigé dans la tradition monothéiste - mais il faut en faire un inventaire froid et complet, en quête d'une vérité qui est à formuler, c'est la condition pour notre espèce de s'offrir quelque pérennité. Voici, en attendant mieux, ce que j'ai trouvé.

Le mal, c'est ce qui engendre la souffrance. Qu'est-ce que la souffrance ? C'est ce qui tue la dignité humaine, ou la possibilité de la cultiver. Qu'est-ce que la dignité humaine ? C'est la ressource matérielle, morale, intellectuelle nécessaire pour échapper à une vie d'animal, c'est la protection de l'innocence, l'exercice du droit, la jouissance de l'amour des siens et de ses idéaux, enfin et surtout, la recherche de la connaissance, de la vérité et de la justice.

Le bien n'existe que par rapport au mal, dont il est l'agent opposé. Le bien empêche le mal, ou tout au moins lutte contre lui, ses aspects et mécanismes divers et variés destructeurs de dignité humaine. Car pour que l'une ou plusieurs des conditions de la dignité humaine soient manquantes, il faut une cause.

Le bien, c'est ce qui s'attaque aux causes du mal. On trouve alors le clivage entre socialisme et libéralisme. Le socialisme, estimant que le mal, la souffrance, ont des causes sociales, prêche le bien social. Les libéraux (ceux du XXI<sup>e</sup> siècle sont des ultralibéraux) estiment au contraire que l'individu est responsable de son sort, et qu'il faut tout miser sur lui. Ma réponse, c'est que si l'aspect social de l'existence est le plus déterminant dans la trajectoire d'une vie, il n'est cependant évidemment pas le seul. Tout le mal est noologique. La noosphère a vocation à expurger de ses entrailles beaucoup de mal, mais pas le mal entier, certainement pas, jamais. Le mal est au bien ce que le hasard est à la nécessité, le chaos à l'ordre. Il est irréductible à zéro. En revanche, la marge, pour notre civilisation du XXI<sup>e</sup> siècle est immense.

Sur une échelle du bien et du mal, je place le curseur à 80% de mal ici et maintenant sur Terre, et estime que la proportion serait inverse avec des institutions dignes de ce nom. Nos institutions actuelles permettent et génèrent esclavage, exploitation, abandon et errance. Mais en engageant l'action publique dans un mouvement contraire, nous obtiendrions un mal contenu à sa portion congrue. 20% de mal dans une société vertueuse, c'est une estimation généreuse de ma part. Peut-être 5%.

Mais que sont ces pourcentages ? Ils ne sont pas aussi fantaisistes qu'ils en ont peut-être l'air, ils correspondent à un état des lieux du règne Sapiens, constituée de misérables par milliards, d'une caste privilégiée d'une centaine de millions d'individus, dont quelques uns outrageusement riches.

Même les sociétés féodales ne creusaient pas aussi loin l'iniquité entre communautés, mais surtout, le sens de la justice y était tout autre. Le seigneur devait d'ailleurs protection à ceux sur qui il avait droit de vie ou de mort. A présent, les seigneurs règnent sans mission de protection autre que celle de leur capital sonnante et trébuchant.

Ne pas empêcher le mal, c'est en réunir les conditions. Or non seulement nous ne l'empêchons pas, mais nous le favorisons sous la domination de l'idéologie ultra libérale de toute puissance de la concurrence et du capital. Le résultat, c'est une expression massive et globale de l'injustice sociale, comme dommage collatéral du marché.

### ***Souffrance et douleur***

La meilleure condition du bien, c'est paradoxalement la douleur. En effet, il convient de distinguer rigoureusement douleur et souffrance. Si la souffrance tue, la douleur renforce.

La douleur, c'est l'expression paroxystique de l'effort, lequel constitue la monnaie d'échange contre la dignité humaine. Pour apprendre, comprendre, posséder quoi que ce soit de précieux, il faut payer d'effort, et plus c'est précieux, plus ça se paie en douleur. Le bien est un idéal de quête et de dépassement de soi, de recherche de la justice et de la vérité par la lutte contre l'illusion, un combat sans trêve ni repos. La sanctification de la douleur vient s'ériger contre la toute jouissance dont notre folie collective est issue pour bonne part.

Le mal du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est d'abord l'injustice de nature économique et sociale, nationale ou internationale. L'esclavage et l'exploitation y sont plus répandus qu'aux grandes heures du commerce triangulaire. Ils s'expriment surtout de manière internationale, par l'usage de la main d'œuvre et l'exploitation de richesses étrangères ; il est impossible de se fournir dans un centre commercial sans acheter la misère d'un asiatique ou d'un africain. Mais l'équité n'est pas mieux respectée à l'intérieur de nos propres frontières,

où gonfle sans cesse misère et pauvreté, notamment dans les pays frappés par l'austérité, y compris là où les économies sont les plus prospères.

L'Allemagne, pays le plus économiquement vertueux du monde, charrie une misère sociale qui n'a rien à envier à la notre. C'est bien la preuve que la capacité à gagner plus d'argent qu'on en dépense ne fait pas la vertu de l'Etat.

Le mal du XXI<sup>e</sup> siècle, au sein de la civilisation occidentale, c'est aussi la sous-culture, dont les causes sont largement les mêmes que les inégalités sociales ; une incapacité des institutions à offrir de la nourriture intellectuelle et spirituelle aux êtres humains dont elles sont censées encadrer le sort, une restriction généralisée des budgets qui frappe de plein fouet l'éducation comme les autres services publics, une obsession de la rentabilité, un mépris de la substance.

Considérer qu'il est normal qu'un être humain crève de misère matérielle ici, de misère intellectuelle, morale, spirituelle et existentielle là, pendant que quelques uns se gavent en jouissant du spectacle, dont les finances propres permettraient d'inonder le monde de ressources sonnantes et trébuchantes, mais qui appellent à l'économie de tout, tout le temps, le fait que cela soit seulement possible, tel est le mal du XXI<sup>e</sup> siècle. Celui qui plonge et maintient notre espèce dans un obscurantisme et une tension insupportables, et qui tue des milliards de génies et de héros du quotidien et de l'Histoire. Je l'ai dit, les conditions sociales idéales ne sont pas une garantie de vertu, mais elles sont la garantie d'une civilisation digne, ce que n'est pas, loin s'en faut, celle des Hommes du XXI<sup>e</sup> siècle.

### ***Heureuse complexité***

Le bien du XXI<sup>e</sup> siècle, en tout cas de la civilisation occidentale et occidentalisée, c'est sa complexité. La richesse de sa culture, sa capacité de remise en cause, son dynamisme créatif dans tous les domaines, le droit qui y règne de s'exprimer assez largement sans craindre de déplaire à quelque seigneur. Le bien du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est l'existence de l'Etat de droit. Quoi qu'infiniment perfectible, il défend globalement et effectivement le droit lorsqu'il est sollicité. Encore faut-il que le droit soit le bon, mais telles sont les bases sur lesquelles on peut espérer construire quelque chose de meilleur, de bien.

Le vice, c'est le comportement qui rend le mal possible, l'adoration des icônes qui le génèrent et le protègent. Le premier vice du XXI<sup>e</sup> siècle est de loin la soif d'or. Elle n'est pas nouvelle dans l'Histoire des Hommes, loin s'en faut, mais au stade où nous en sommes, elle a tout englouti autour d'elle. Pour jauger de la puissance de l'argent, on peut, en français, observer le mot « bénéfice ».

### ***L'âge d'or et d'argent***

L'idéologie dominante, c'est que l'argent profite à l'Homme comme le grain au foie de l'oie, et gavez-moi, gavez-vous, telle est la vertu. L'argent est la quête par défaut ou l'objectif suprême que l'on atteint, ou le rêve inaccessible dont l'insistance mène à la frustration, au dépit, à la colère et à la haine. Il est celui qui distingue les vainqueurs des vaincus, celui que toute entreprise a vocation à générer car tel est l'objectif ultime de l'entreprise humaine, le sens de son existence.

Et le sens de l'existence de l'Homme est à l'image de son entreprise ; nulle et dévastatrice. Car l'or, l'argent ne valent pas un clou. On en fait des bijoux qui, certes, restent intacts après la décomposition du corps. Mais si les parures précieuses de nos ancêtres lointains nous sont fort utiles pour découvrir leur univers, nous pouvons laisser trace du nôtre pour l'éternité du disque dur, par les selfies qui les encombrant. La

dignité humaine est ailleurs, loin des métaux précieux. L'argent en est l'une des conditions en effet, à condition de rester la condition de quelque chose qui, en soi, en vaut la peine.

Le vice du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est aussi l'illusion, son flot d'excitation, de bêtise, de débilité, de légèreté, d'inattention, de mensonges, dont l'ensemble crée les conditions du mal. Ce dernier naît dans l'angle mort de la pensée, et il est béant, collectivement et individuellement. Chacun voit midi à sa porte, chacun prêche pour sa propre paroisse, chacun détient la vérité, mais il n'en ressort qu'un vacarme dissimulant l'essentiel de notre sort et de notre destinée.

### ***Intelligence du XXI<sup>e</sup> siècle***

La vertu du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est son intelligence. Cela peut paraître paradoxal étant donné ce que je viens d'énoncer, et ça l'est. Mais il ne faut jamais s'étonner de voir surgir le paradoxe, il est partout.

Qu'est-ce que l'intelligence ? C'est la faculté de soumettre son jugement à un impératif de rationalité. Or, la civilisation occidentale entreprend de manière extrêmement rationnelle ce qu'elle entreprend, le problème, c'est que son entreprise est largement vaine et destructrice. Le mal est éventuellement extrêmement intelligent. Le bien n'a d'autre choix que de l'être plus encore, pour le vaincre. Aussi, l'intelligence est la vertu du XXI<sup>e</sup> siècle. Celle qui discerne et réfute les paradigmes stériles et castrateurs, les impératifs débiles et vicieux, qui honore et sert des idéaux dignes de ce nom, par-delà le bruit ambiant et l'air saturé de suffisance et d'oubli.

### ***La vérité***

Que sont des idéaux dignes de ce nom ? Ce sont ceux qui cultivent la dignité de l'Homme, vérité et justice en tête. Qu'est-ce que la vérité ? Elle est galvaudée au dernier degré, à la fois par ceux qui se réclament d'elle, et ceux qui en rejettent jusqu'à l'existence. Pourtant elle est aussi éclatante que son nom. Certains voudraient qu'elle soit relative. Elle est en effet relative à la connaissance, comme toute production de l'esprit. Elle est relative à un contexte, car c'est toujours dans un contexte donné que l'on cherche la vérité. Mais elle est surtout relative à l'illusion qui l'empêche d'émerger. L'illusion qu'on la détient. A l'inverse, qualifier la vérité de relative, embrasser quelque « relativisme » sur les questions fondamentales du bien, du mal, du vice et de la vertu, c'est prétendre la détenir, mais ne pas souhaiter la partager. A moins que l'on souhaite partager le fait qu'il n'y a rien à partager.

La vérité, à défaut d'être absolue, est absolument nécessaire, et elle s'exprime par contraste avec l'ignorance et le mensonge, deux ennemis majeurs de l'Homme que je regroupe sous le qualificatif d'illusion. Il n'y a pas d'ignorance ni de mensonge sans l'illusion que tout va bien, ou l'illusion inverse d'être déjà morts ou mourants. La vérité est une invitation à l'effort et à la douleur, celui de la chercher, de l'extraire de l'information, de la comparer, de l'examiner pour la forger. C'est apprendre que si l'on ne se préoccupe pas de vérité, alors on ne préoccupe de rien qui regarde la communauté des Hommes. La vérité, c'est ce qui concerne le destin, c'est la réalité que l'on percute de plein fouet si on ne la voit pas venir, parce que l'on était trop occupé à croire savoir, ou à dormir. La recherche de la vérité est un besoin de connaissance, d'apprendre et de

comprendre. La vérité, c'est aussi un idéal dont le service procure un immense amour propre, un amour pour le coup vraiment propre.

La justice est le bras armé de la vérité, sa mise en œuvre. Elle est le glaive censé trancher pour séparer la vérité du mensonge. La vérité ne s'obtient que par la contradiction, et pour l'exercer, il faut opposer les arguments. Le débat public est œuvre éminente de justice. Mais où est-il ? Débattre d'une légère nuance de gris parmi 50 en oubliant le spectre de la pensée, absent de la focale du PAF, tel n'est pas la justice. Résister dans son coin, entre soi, pour nourrir les mêmes obsessions loin de toute contradiction n'est pas la justice non plus. Ecrire un livre sur la justice ne sert d'ailleurs à rien, ce n'est donc pas faire œuvre de justice non plus.

Ce qui sert la cause de la vérité, c'est la controverse. Aussi, la justice veut que, quiconque a quelque chose à dire puisse et doive en débattre avec quelqu'un qui prétend le contraire. La justice, c'est force à la rationalité. Si mes arguments l'emportent sur les tiens, ma vérité l'emporte sur la tienne. Tu n'as plus qu'à te remettre au travail, où à changer de préoccupation. Et si mes arguments sont les bons, alors ils doivent être entendus et débattus plus en hauteur, voilà ce qu'exige la justice.

### ***L'éducation d'abord***

La justice, c'est aussi l'équité. L'équité des chances pour commencer. Qu'est-ce que la chance ? C'est quand les conditions en sont réunies. Quelles sont les meilleures conditions de la chance dans la vie ? L'éducation. Une simple ou bonne éducation, au XXI<sup>e</sup> siècle, ne protège pas du poison idéologique, mais il protège de bien des illusions, bien des mensonges. Une excellente éducation protégerait l'Homme de tout. Et puisque nous en sommes aux idéaux, mon idéal préféré est une utopie, celle d'une noosphère saine. Si les êtres humains prennent collectivement conscience de ce qu'ils sont, ils assainiront leur propre environnement noologique. Et c'est tout le paradoxe de l'absence du libre arbitre, que de souhaiter que la noosphère agisse sur elle-même. Ce que je mesure, c'est mon impuissance. Assumer son impuissance, c'est un devoir d'humilité. C'est la première fois que j'emploie ce mot ici, il vient bien tardivement, il reviendra.

### ***De nobles mammifères***

Cet idéal de noosphère saine, je le poursuis donc, en militant pour l'éducation de l'Homme. Comment mieux définir l'Homme, dans sa spécificité au sein du règne animal, qu'en le qualifiant d'aristocratie des mammifères ? Je serai taxé de spéciste (savez-vous ce qu'est le spécisme ? Un racisme, une discrimination envers les animaux) et je le suis, je l'assume.

Je revendique, sur Terre, un droit du sol, des murs et du plafond sur les animaux, car je suis un aristocrate parmi les mammifères. Oui je sais, c'est cruel, mais c'est comme ça, la nature m'a doté d'un cortex qui me rend plus intelligent que les autres mammifères. Le peuple élu, c'est Homo Sapiens. Non je ne confierai pas à quelque dauphin, par exemple, l'avenir de l'humanité, même si le dauphin est une créature qui m'inspire fascination et respect, même si je souhaite ardemment que lui et tous ses amis marins, terrestres et aériens survivent à notre furie.

Tout le problème est là, c'est que parmi les Hommes, se cachent, ou ne se cachent d'ailleurs pas, tant de singes, de serpents, porcs, chiens et autres rats. Ces bêtes-là

semblent figurer parmi les plus puissantes au sein de la communauté des Hommes. Si c'est le cas, l'éducation ne les a pas protégés de leur dégradation, puisqu'ils en ont nécessairement reçu une, sans quoi ils ne seraient pas devenus des décideurs, ou si peu d'entre eux. La raison en est simple ; ils n'ont pas reçu en héritage leur statut d'aristocrate. Et bien je souhaite le créer.

Bienvenue parmi l'aristocratie Homo Sapiens. Nous sommes de sang presque pur, si peu mêlé à nos anciens cousins de la branche Homo. Nous arborons cortex, qui nous octroie le statut de nobles mammifères, régnant sur une population vivante prodigieusement étendue et riche : l'écosystème. Il est de notre devoir, en tant que souverains de la planète bleue, de la préserver. Notre propre survie en dépend assez notoirement, bien que notre aristocratie, grâce à son génie, puisse fort raisonnablement envisager de survivre à son écosystème, encore faut-il qu'il ne nous entraîne pas dans sa perte. Quoi qu'il en soit, l'aristocrate se doit un immense respect envers lui-même, en tant qu'individu, et en tant que société, civilisation d'aristocrates.

Les aristocrates appartiennent tous à la même famille, et c'est exactement le cas des représentants de la dynastie Sapiens, tous issus de la même tribu Sapiens. Tous nés d'une même Afrique et d'un même appétit de conquête. La conquête du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est celle de la dignité de notre aristocratie, salie jusqu'à avaler du vomi et des excréments sous son propre fouet. La conquête du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est celle de la fraternité, car les nobles, quand ils se reconnaissent entre eux, fraternisent, jusque dans la guerre. On combat son frère avec honneur bien qu'on s'essuie les pieds sur son esclave. S'il n'y a plus que des frères à réduire en esclavage, il n'y a plus d'esclavage. Malgré l'impossibilité de recourir à l'esclavage, l'aristocratie Sapiens du XXI<sup>e</sup> siècle offre de magnifiques perspectives de bénéfice pour l'Évolution, car ses propres ressources sont infinies. Encore faut-il les exploiter. Telle est la conquête du XXI<sup>e</sup> siècle, s'offrir intelligence et connaissance par la justice : l'éducation de tous.

### ***Au rang de l'Homme***

Justement, chaque petit d'Homme, en tant que représentant de la race Sapiens, aristocrate parmi les mammifères de pure lignée Sapiens, doit être élevé à son rang. Et pour y parvenir, les aristocrates savent très bien ce qu'il faut faire : éduquer. Mon Dieu, le petit d'Homme n'est rien, il n'est rien de rien, moins que rien sans l'éducation qui est à l'esprit de l'Homme, ce que la photosynthèse est à la plante.

Qu'est-ce que l'éducation ? C'est l'apport de compétence et de connaissance. Comment la compétence et la connaissance s'acquièrent-elles ? Par le travail, c'est à dire l'effort, la douleur. Et l'amour dans tout cela vous interrogerez-vous peut-être ? C'est le ferment qui donne au cerveau du petit d'Homme sa capacité à recevoir une éducation. Un enfant qui, sorti du ventre de sa mère, n'a été aimé, soigné par personne, devient un enfant complètement et totalement irréversiblement handicapé mental. Tel est l'enseignement de la dernière guerre mondiale en matière de pédiatrie. Mais l'amour ne suffit en rien. Il ne suffit pas davantage à l'éducation que ne suffisent l'eau et la terre à la graine, il lui faut l'air et la lumière pour devenir un arbre. Telles sont le savoir et la compétence pour l'Homme. Je les distingue l'un de l'autre parce qu'il existe de magnifiques savoir-faire autodidactes, loin de toute érudition académique, mais la connaissance est faite pour regrouper ces deux notions.

Il n'y a pas de connaissance sans compétence, la compétence ne peut que se nourrir de la connaissance. Cette lumière dont se nourrit l'esprit de l'Homme pour devenir un digne

représentant de son espèce, elle est faite de bienveillance certes, mais d'exigence surtout, de rigueur, de cadre.

Le développement du verbe doit être la priorité absolue de l'éducation aristocratique. Il n'y a pas pire danger pour Homo Sapiens que de ne pas avoir les mots pour dire ce qu'il est vital de dire. La science bien sûr est indispensable à la connaissance de chacun, et la culture, l'art, et le loisir, avec pour condition de les pratiquer de manière exigeante, rigoureuse et encadrée.

### ***Rigueur, cadre, exigence et discipline***

La raison pour laquelle la notion de rigueur est si importante, c'est qu'elle correspond à la spécificité d'Homo Sapiens, ce qui le distingue du singe, et probablement du reste des animaux. Une chercheuse en neurosciences, du nom de Victoria Horner, a eu l'excellente idée de comparer le mode d'apprentissage de jeunes enfants avec celui de cousins singes. Pour ce faire, elle a imaginé un dispositif aussi génial que simple, consistant en une boîte aux multiples mécanismes, dans laquelle elle loge une récompense sous forme de bonbon. Il faut effectuer quelques opérations pour accéder au bonbon dans la boîte. La chercheuse montre aux enfants et aux singes les opérations à effectuer. Homme et singe reproduisent sans difficulté le processus pour obtenir leur gourmandise. Mais là où ça devient passionnant, c'est quand la chercheuse introduit des leurres dans le protocole. Ainsi, elle montre une série de gestes dont un certain nombre sont inutiles à l'obtention de la gourmandise. Le plus intelligent, de l'Homme et du singe, pense-t-on, c'est celui qui court-circuitera le processus en séparant les gestes opportuns des gestes inopportuns. Et bien pas du tout, c'est ce que fait le singe ! L'enfant, lui, sagement, discipliné, reproduit ce que la maîtresse a indiqué.

Telle est la lumière de l'Homme, la rigueur, le cadre, ce qui lui confère son génie. Pas étonnant que nos prédécesseurs sur Terre, parmi ceux qui ont eu le privilège de recevoir une éducation, ait été infiniment plus érudits, cultivés et capables que nos masses médiocres pourtant passées par l'école. Les aristocrates des civilisations occidentales anciennes produisaient dans leur rang des esprits d'une immense connaissance. Ils maîtrisaient les lettres, les arts, la science, pour la raison simple que tous recevaient une éducation digne de ce nom. Ça ne rigolait pas du tout, et ça tombait bien, parce que l'éducation n'est pas du tout de la rigolade.

Sur le plan pédagogique, et au-delà, cognitif, la rigueur n'est pas le contraire de la créativité, mais sa condition. La maîtrise n'implique pas forcément la créativité, mais la créativité implique nécessairement la maîtrise. Il n'est aucune discipline dans laquelle on puisse créer quoi que ce soit, sans une maîtrise des bases à partir desquelles on crée. Or, la maîtrise s'obtient par la rigueur. Plus grande la rigueur, plus grande la maîtrise.

### ***Éducation aristocratique***

Il est des individus humains qui présentent de grandes capacités dans un domaine donné. Ils peuvent alors montrer de la créativité, sans jamais avoir subi de cadre rigoureux. Mais leur démarche, pour aboutir, passe, elle aussi, par la discipline. Mais surtout, la plupart des êtres humains ne présentent aucune facilité particulière dans aucun domaine particulier de la connaissance et du savoir ; à cette majorité, la rigueur, la discipline, l'exigence, offre tout de même la maîtrise au terme du processus d'apprentissage. Une éducation laxiste, comme celle qui prévaut sous nos latitudes

républicaines dépouillées par l'austérité et le pédagogisme, est une éducation qui laisse compétences et connaissances basiques et de haut niveau à ceux dont le milieu familial est propice, ou ceux dont le talent est notable, dont l'ensemble est une toute petite minorité.

L'argument de la masse critique infranchissable en terme de qualité de l'éducation est fallacieux. Ce n'est en aucun cas parce que l'on éduque plus de monde que l'on éduque nécessairement moins bien. Simplement, si l'on éduque moins bien ceux que l'on éduque, on obtient de moins bons résultats. En l'occurrence, la pédagogie contemporaine laisse toujours plus de place à la liberté et c'est une grosse connerie. A mesure que les budgets ministériels dégringolent, on estime toujours davantage que l'enfant doit s'éduquer seul, sous le regard énamouré de quelque témoin du prodige humain. Mais le prodige humain ne se produit spontanément que dans des cas aussi rares que l'or dans la roche. Par contre il se produit presque systématiquement avec une éducation appropriée, intensive, cadrée, rigoureuse. L'aristocrate Sapiens doit mener la guerre de l'éducation massive, offrir à chacun de ses représentants une éducation aristocratique. Quelle en est donc la condition ? L'argent. La bonne nouvelle, c'est que de l'argent, il y en a des montagnes, celui qui sert à faire des bijoux qui ne servent à rien. On pourrait l'employer à éduquer.

En attendant, Homo Sapiens est une plèbe désorientée, une populace renfrognée, une population exploitée ou abandonnée, ce qui revient au même, un peuple sans conscience de lui-même, sans perspective rationnelle autre qu'anxiogène. En attendant l'aristocratie Sapiens, il faut juger son prochain avec autant de magnanimité que d'intransigeance. Nul n'a choisi d'être un abruti, un criminel, ou les deux à la fois. Même le plus grand des salopards fût un adorable bébé. Il faut respecter l'innocence en chacun. Si cela s'est gâté par la suite, c'est la faute du sort. Ou alors c'est celle de Dieu. Mais on ne peut à la fois aimer inconditionnellement un tout jeune enfant, et lui demander d'être responsable de ce qu'il deviendra. Sauf à être certain de lui offrir toutes les conditions de la vertu. Et encore, cela ne fera toujours pas de libre arbitre, et le vice trouvera bien quelque liberté mal arbitrée pour s'exprimer. Mais il sera réduit à sa portion congrue.

### ***La Justice et Dieu***

La justice est un idéal intemporel, universel, que les Hommes réunis en civilisation, n'ont pourtant jamais servi jusque-là, faute d'être en mesure de la définir rationnellement. La justice fût longtemps celle que Dieu imposait comme telle. Oui mais ce que Dieu imposait n'était autre que ce que l'Homme imposait à l'Homme au nom de Dieu. Car Dieu est muet, seuls quelques uns croient l'entendre parler, et ce n'est pas toujours pour dire les choses les plus intéressantes. Dieu ne dira rien, moins encore depuis que Dieu est mort. Ou plus exactement, Dieu ne dira rien au sujet de ce qui est juste, et de ce qui ne l'est pas. Et pour cause, rien n'est juste ni injuste aux Yeux de Dieu qui ne contemplant, sur Terre et dans les Cieux, que la Volonté de Dieu, puisque Dieu tout Puissant Règne sur son propre Règne. Dieu en aucun cas ne peut constituer un chemin à suivre, puisque quoi que l'on suive, c'est le chemin que Dieu trace.

La question que l'on associe généralement à Dieu, c'est celle de son existence. Cette question n'a aucun sens à mes yeux. La question que Dieu soulève, c'est celle de la nature de Dieu. Que l'on veuille l'assassiner ou le ressusciter, il faut d'abord se demander : Qu'est-ce que Dieu ? J'ai évoqué le Corps dont le Cosmos est la Chair. Mais

plus qu'un Corps, le Cosmos est à mes yeux un Cerveau, la Matrice dont notre propre cerveau est inspiré.

Imaginons que nous habitons un électron dans le cerveau d'un auteur de roman. Au bout de longues recherches à l'échelle des électrons, nous commençons à comprendre que nous faisons partie d'un cerveau. Nous ne comprenons pas encore bien son architecture, mais nous avons saisi le principe ; nous sommes dans un circuit géant, plein d'une infranchissable matière grise. Et la finalité de ce circuit, c'est la conscience de l'être humain qui est en train d'écrire son roman.

Victor Hugo trouvait-il le sort des Misérables injuste ? Il le leur a fait subir deux longs tomes durant. Tel n'est-il pas notre destin, être la Pensée de Dieu ? Car si le cerveau abrite des circuits à électrons qui fabriquent de la conscience, le Cosmos abrite des milliards de milliards de fois plus de circuits à électron, et pourquoi toute cette activité n'aurait-elle pas une finalité, comme toute activité que l'on observe et comprend ? Quelle pourrait être une telle finalité si ce n'est l'Esprit, la Conscience de Dieu ? Nous ne faisons que voyager dans le Cerveau de Dieu, nous sommes les personnages de son Roman. Lui adresser des prières serait comme, pour l'aviateur, demander à Saint Exupéry une planète de destination conforme à ses attentes diverses et variées. Nous ressentons et pensons ce que nous sommes et faisons, mais nous ne le décidons pas, aussi, servir Dieu, c'est servir tout, n'importe quoi et son contraire, donc rien.

### ***Inch Alea***

Dieu règne, qu'on le veuille ou non, et d'ailleurs notre civilisation répond à l'injonction « Alea Akbar » : Force au hasard qui guide le sort. Le hasard qui conduit l'individu engagé et militant vers une cause aléatoire, loin de l'empire rationnel, en fonction des gouffres et vertiges de l'âme. Le hasard qui distribue les rôles, loin de toute justice sociale et économique, conformément à des mécanismes sourds et aveugles à la dignité humaine, qui imposent au moins dix vaincus pour un vainqueur.

Toi, tu réussiras ce que tu entreprendras, tu seras bien soigné, bien nourri, au chaud, épanoui. Toi, tu travailleras 12 heures par jour pour fabriquer un smartphone que tu ne pourras jamais te payer pendant que tes enfants traînent dans la rue puisque tu ne peux pas leur offrir l'école avec ton salaire de misère, toi tu ne trouveras pas de soins appropriés dans un hôpital dépouillé par l'austérité, toi tu seras un assisté parce que tu ne sais pas vendre du coca cola au cerveau disponible, toi tu seras SDF chez nous parce que tu fuis la misère chez toi, toi, tu seras SDF chez toi parce que tu es incapable de trouver du travail, toi tu seras imbibé au dernier degré de sous-culture, éructant et vociférant dans un français dépouillé de sa substance, sans savoir ni pourquoi ni comment, toi tu seras soumis à l'ordre économique qui fait de toi le sous-produit d'un marché en concurrence avec la production des esclaves chinois. C'est une question de quota.

La nécessité de reproduction des mécanismes d'exploitation, d'asservissement et de mépris, passe par le hasard individuel pour répartir chacun à sa place dans ce foutoir. Un enfant à venir peut se retrouver du mauvais côté, ou du bon, s'il a beaucoup de chance. Il en ira ainsi jusqu'à l'élaboration et la mise en vigueur d'institutions dignes de ce nom.

## *Tendres victimes*

Parmi les questions que pose la disparition du libre arbitre, vient en bonne place celle de la punition. Car la société exige punition, c'est un impératif auquel rien ne semble pouvoir la soustraire. Mais si le coupable n'a pas choisi de l'être, la punition perd de son sens, grave perturbation dans une mécanique bien huilée du châtiment. En effet, la punition, si elle n'aboutit à aucune rédemption d'aucune forme, c'est à dire aucun enseignement, n'a aucun sens, elle n'est que l'assouvissement d'une pulsion en réponse à une autre, à l'origine du crime, telle la peine de mort. Or l'idéologie émergente au sein de la civilisation occidentale, c'est l'idolâtrie de la victime.

Etre victime ouvre un statut hyper privilégié, situé tout en haut de l'échelle de l'honneur, de la dignité, et du droit. Ce que victime veut, victime doit obtenir. Et que veut victime ? Quelqu'un à châtier. L'auteur si possible, sinon quiconque en fait office. Mais la justice fût créée pour être au service de la justice en échappant à la passion. Elle n'a pas vocation à être une machine à punir au nom d'une société débordée qui met en prison ceux qu'elle fabrique à tour de bras pour y aller tout droit. D'autant moins que toutes les victimes n'ont pas le même statut privilégié.

Les victimes sociales, elles, sont qualifiées d'assistés quand elles ne sont pas délinquantes. Pourtant la brutalité du mépris social est tout aussi violent et criminel que les crimes de droit commun, leurs résultat bien pire encore, parce que systémiques et massifs. Ce sont des populations entières qui sont assassinées dans leurs ghettos de toutes natures, sans que fût-ce désigné ni victime, ni coupable.

La souffrance de la victime n'ouvre sur aucun droit particulier, autre que celui d'être reconnu comme victime portant sa souffrance. Je n'ai rien contre la prise en charge des victimes, bien au contraire, qu'elles soient étroitement accompagnées. De quelque nature qu'elles fussent. Parmi les pires crimes dont est capable l'Homme, figurent ceux commis par des victimes au nom de leur souffrance. C'est vrai, par exemple, de Mao, Staline, ou en moins grand Netanyahou. Je m'abstiens de citer monsieur point G, mais c'est évidemment le champion des crimes commis au nom de la souffrance endurée, au demeurant infligée par de vrais salopards. D'autres crimes n'ont pas été commis sous ce prétexte. Pas l'esclavage du nègre, champion toutes catégories des crimes commis sur cette planète depuis l'avènement de la civilisation. Encore que l'on ait invoqué la passion du Christ pour les civiliser à coups de chicotte.

Punition, responsabilité et sanction

Si la punition est vaine, la sanction fait sens. La différence ? La sanction est prononcée est appliquée dans un objectif constructif, elle est destinée à réparer, racheter la faute et la prévenir dans la mesure du possible. La sanction n'a pas, pour autant, loin s'en faut, vocation à être agréable à qui en fait l'objet. Pour offrir les vertus qu'on en attend, la sanction doit être dissuasive et entraîner, en cas d'application, la culpabilité. Car contrairement à ce qu'affirme Boris Cyrulnik, la honte n'est pas un poison de l'âme, en tout cas pas en soi, pas dans le cadre général de la condition humaine. C'est une source d'énergie certes fort douloureuse, mais riche en enseignement vaccinal, porteur de motivation pour s'extraire de sa médiocrité de toute nature. Il faut avoir eu honte de sa faute ou de son erreur pour se résoudre à ne jamais la reproduire. La sanction s'exerce dans le cadre de la responsabilité.

Qu'est-ce que la responsabilité ? Elle s'exerce en association avec le pouvoir conféré à l'individu, et le pouvoir minimum dont a vocation à jouir l'individu, c'est l'exercice de sa vie. Ainsi, l'individu est-il responsable de ses actes dans le cadre de l'exercice de sa vie.

Sa responsabilité existe sur deux plans. Elle existe d'abord en tant que conséquence, en soi, des ses actes. Si je tue un enfant, si je pille ou exploite une population, si je casse un vase dans un magasin, je dois faire face aux conséquences. Si j'ai tué un enfant j'irai en prison. Si je pille ou exploite une population, je récolte haine, mépris, colère, rien de grave mais qui sait comment ça pourrait tourner ?

L'autre pan de la responsabilité, c'est celle qui s'exerce à priori, sous forme de menace dissuasive. A partir du moment où je sais ce que j'encours, je suis responsable. Et dans cette optique, la sanction est formatrice car elle enseigne les conséquences des actes. Telle est en effet le fond de la notion de responsabilité ; la conscience des conséquences possibles et/ou probables des actes. Assumer sa responsabilité, c'est avoir conscience des risques encourus, et les assumer si les choses tournent mal. Car on ne peut jamais connaître l'issue d'une entreprise à l'avance, mais on peut connaître ce qu'elle implique pour soi et pour autrui. Mais de toutes les responsabilités, la plus grande est collective, celle des sociétés et civilisations. Elles portent infiniment plus de responsabilité que les individus qui les constituent réunis. C'est à la société qu'incombe en tout premier lieu la responsabilité d'élever chacun de ses membres au degré de dignité que l'on attend d'eux. Si elle n'y veille pas, rien, personne ne le fera. Ou plutôt, si, les élites continueront de se reproduire entre elles, avec leur capital, et la masse continuera d'être du cerveau mou pour Coca-Cola pendant la pub, ou chair à canon pour Daech sur youtube.

La sanction est une punition à visée pédagogique. Elle ne vise pas à infliger de la souffrance, mais la douleur de la rédemption. Elle vise à prévenir et contenir le vice et le crime, qui sont, eux, les pourvoyeurs de souffrance. La sanction ne sera pas la même pour un enfant qui a dérogé à une règle pourtant stricte, et pour un adulte qui a transgressé la loi. Mais elle sera prononcée dans le même esprit. L'enfermement n'a de sens que si le détenu présente un danger grave pour la société, et surtout que s'il sort avec de meilleures chances de réhabilitation qu'à l'entrée. Or la prison est une fabuleuse école du crime et du vice. Parce que rien n'y est fait pour que ce ne soit pas le cas, les détenus y baignent dans leur jus et se refilent toutes les maladies de l'esprit.

En matière de Justice, il n'y a que des victimes. Les criminels sont les pires victimes du sort, les pires damnés de la Terre. Et c'est vrai même quand ils ne vont pas en prison, c'est vrai même quand ils portent col blanc. Je pense à quiconque s'enrichit de l'esclavage et de l'exploitation, c'est à dire la quasi totalité des grands capitaines d'entreprise et de la finance du XXIe siècle, ainsi que ceux qui leur font les lois dont ils ont besoin pour commettre leurs forfaits. Pour ceux-là, magnanime, je propose comme sanction une retraite anticipée dans quelque humble maisonnette avec un petit bout de jardin, pour y cultiver la terre, à défaut des illusions passées. Ceux-là échappent à la prison parce qu'ils ne savaient pas, ils ne savaient pas les damnés, les malheureux, que l'esclavage était mal. Il est vrai que personne ne le leur avait enseigné.

### ***L'Homme hérite***

Quant au mérite, mais qu'est-ce donc ? La disparition du libre arbitre est celle du mérite. Si l'on ne peut rien choisir, alors on ne peut choisir de servir le vice ou la vertu, alors on ne mérite pas la vertu, on en hérite d'une façon ou d'une autre, au gré d'Alea, qu'il s'exprime par l'ADN biologique ou culturel, le lien parental, social, ou tout hasard des rencontres et des métamorphoses. Il n'y a aucune équité face au mérite, et Alea soigne

bien ses préférés dont on dit, ayant reçu ce don, cette faculté, ce talent, cette santé pour en cueillir le fruit, qu'ils ont du mérite.

Aussi, la méritocratie est une dictature comme les autres. Si la récompense sociale est soumise au mérite malgré tout, il convient au minimum de le définir correctement. Et si l'on définit le mérite par la capacité à vendre du coca cola au cerveau disponible devant la télévision, cela fait d'une telle dictature un enfer de débilité. Le mérite d'inonder le marché occidental d'appareils fabriqués par des esclaves africains et asiatiques au profit du capital qui possède la marque, cela fait d'une civilisation un enfer tout court. Celui que nous vivons sur Terre au XXI<sup>e</sup> siècle.

Le mérite s'il y en a un, c'est celui de ne pas causer d'injustice, de ne pas exploiter autrui, et même, plus grande évidemment, de servir la cause commune de notre espèce. Je veux bien d'une méritocratie dans laquelle le salaire de chacun dépend de la vertu éthique de son comportement. Mais je n'ai pas l'impression que ce soit le projet en cours. A défaut, reconnaissons à chaque être humain le mérite d'être en vie, car nul n'a réclamé de naître, et chacun a droit au droit de chacun, c'est d'être traité comme un Homme.

Pour Kant, le mérite, c'est le devoir. J'accepte cette définition, à condition évidemment que le devoir en question réponde à une éthique appropriée. En tout cas, dans l'esprit de ce grand philosophe, il convient de distinguer l'inclination du devoir. Ainsi, par exemple, si je paie mes impôts par peur du fisc, par inclination donc, alors j'ai moins de mérite que si je les paie par goût du devoir. Sauf que tout est inclination. Le sens du devoir est une éminente inclination. Le fait qu'elle soit tournée vers l'honneur et la dignité n'enlève rien à sa qualité d'inclination. Le sens du devoir s'acquiert, comme tout impératif moral ou éthique. Il est probablement issu de l'éducation dans 98% des cas. Et quand il ne l'est pas, il est le fruit de quelque autre héritage, de toute façon étranger à toute possibilité de libre arbitre.

On ne peut pas exiger d'un citoyen le sens du devoir plus qu'on ne peut exiger d'un arbre qu'il donne des pommes, et s'abstienne de faire des poires. On ne peut que semer les bonnes graines, ce qui, dans le règne humain signifie bien s'occuper de celles qui ont germé. On ne peut qu'espérer récolter le fruit de son labeur.

Puisque tout est inclination, alors comment reconnaître la vertu ? Par le résultat, la conséquence des actes. Est vertueux un comportement qui entraîne des résultats vertueux, vicieux un comportement aux conséquences vicieuses. D'où l'enjeu de forger la conscience du citoyen en devenir, que chacun soit en mesure de comprendre ce qu'il fait.

### ***L'idéal des idéaux***

Il est deux idéaux communément associés et répandus jusqu'à constituer l'alpha et l'oméga de notre civilisation, alliage responsable de la toute puissance des capitaux sonnants et trébuchants, j'ai nommé, bonheur et liberté.

Le bonheur, n'est-ce pas, c'est le but ultime, absolu de l'existence. C'était déjà un idéal du temps où l'on parlait de béatitude, plus tard on l'inscrit dans la Constitution des Etats-Unis d'Amérique, mais les 30 glorieuses sont les 30 glorieuses du bonheur. Jouissons ! Telle est notre unique raison d'être.

Quant à la liberté, elle est peut-être plus récente, mais elle n'en n'est pas moins dynamique. Elle aussi a profité pleinement du grand boom beatnik. Aujourd'hui, la liberté est communément perçue comme un instrument du bonheur, l'un ne pouvant aller sans l'autre, les deux étant donc la priorité absolue.

La réalité éthique, c'est que la liberté est un leurre, et le bonheur une quête infiniment pauvre. Un leurre, parce qu'il n'y a pas la moindre liberté pour quiconque, dont chaque geste, chaque pensée, est déterminée par des causes qui échappent à la conscience. L'alternative n'est pas liberté/captivité, mais sentiment de liberté/sentiment de captivité. Pour qu'il y ait sentiment de liberté, il faut une adéquation entre ce à quoi j'aspire et ce que je vis, entre ce que je conçois de ma vie, et sa réalité. Or, la liberté à laquelle j'aspire n'est pas nécessairement un droit. Le propre de la civilisation est de faire primer le droit sur la liberté. Aussi, revendiquer son droit est la chose la plus légitime du monde, revendiquer sa liberté n'a aucun sens. La liberté, celle à laquelle rien ne s'oppose, c'est celle d'exploiter, asservir et mépriser son prochain au nom de la mode textile, de l'iPhone et du Nasdaq.

Quant au bonheur, il est à l'idéal humain ce que la boue est au confort porcin. On aime se rouler dedans, on est tout content, mais ça n'avance à rien sur le chemin que nous avons à suivre, vers la connaissance et la justice. Aucun être humain ne sera jamais aussi heureux qu'une vache qui rumine et relâche son méthane. Homo Sapiens est une créature aspirant à tout autre chose que le bonheur. Homo Sapiens a besoin de dignité, bien plus que de bonheur. Certes on peut être heureux et digne, sans faire de mal à personne. J'en suis fort aise, mais cela ne fait pas du bonheur un idéal. Disons que c'est un agrément collatéral. Un idéal c'est ce que l'on a vocation à poursuivre, qui ne vient pas seul, ou ne vient spontanément qu'en trop petite quantité. C'est la justice, la connaissance, et tout cela requiert effort et douleur. Et si vient du bonheur, surtout qu'il ne soit pas trop grand, trop envahissant. Jouir sans entrave est porteur de tous les dangers, ceux que l'on encoure quand on chemine les yeux fermés. Il faut jouir, certes, jouir de ce et ceux que l'on aime, mais tel n'est pas une quête, un idéal, ce n'est que de l'eau et du pain. En ce XXI<sup>e</sup> siècle, le bonheur, c'est l'opium du peuple Sapiens, celui qui noie la cruelle réalité de notre monde dans une fumée opaque.

### ***Grammaire de la condition humaine***

La condition humaine se conjugue à l'impératif et au participe passé. Je ne sais pas si tu fréquentes les réseaux sociaux comme je le fais. La grammaire y est massacrée, notamment l'impératif et le participe passé. Le participe passé, au XXI<sup>e</sup> siècle, c'est participer à la mémoire de notre civilisation, y compris ses pires méfaits, à commencer par le commerce du bois d'ébène, l'indigénisation (la colonisation) des noirs, des arabes et dans une moindre mesure, des asiatiques. Nous sommes à peu près amnésiques, et la masse des auteurs internet aussi, en boucle infinie sur l'infinitif, là où il faudrait participer au passé. Omar m'a tuer. Et le passé composé avec. Il faut composer avec notre passé houleux, si l'on prétend à quelque paix.

Quant à l'impératif, disais-je, il conjugue notre humaine condition, faite de devoir, de contraintes, de nécessité. Le sens de l'impératif des masses ivres de bonheur et de liberté, c'est le viol du premier groupe par le s comme systématique. Arrêtes ! Chantes ! Regardes ! Et tous s'enjoignent mutuellement au bonheur et à la liberté, méprisant l'impératif au dernier degré, comme on méprise son père et sa mère. Il n'y a pourtant pas de parents plus fidèles que la grammaire, elle est à la pensée ce que les lois de l'harmonie, de la mélodie et du rythme sont à la musique. Une structure sans laquelle il n'y a rien, que du hasard, une liberté tarée, de la pollution. La liberté, le bonheur n'ont aucun sens, s'ils ne sont soumis à l'impératif au sein duquel ils doivent s'exprimer. Le

sens de l'impératif est le premier impératif éthique. Il est absolument impératif de faire justice au monde et à soi-même.

De l'altruisme égoïste, de l'égoïsme altruiste

On parle souvent d'altruisme et d'égoïsme. Les gentils sont les altruistes, ceux qui pensent à leur prochain, les méchants sont des égoïstes, qui ne pensent qu'à eux-mêmes. Pourtant, le soin que l'on apporte à autrui est un soin que l'on s'apporte à soi-même, il répond à la même nécessité de soulager un besoin. Mais surtout, l'altruisme est à géométrie extrêmement variable. Il s'exprime en fonction d'une donnée affective empathique, qui intervient systématiquement dans le rapport aux êtres aimés proches, et se déclenche selon les circonstances pour le reste de la population. L'altruiste moyen se fout du monde comme de l'an 40, tant que ceux qu'il aime vont bien, tant que ceux qui souffrent, auxquels il est susceptible de s'identifier ne se manifestent pas.

Quant à l'altruiste acharné, mère Teresa mettons, le propre de la générosité qui l'anime, c'est son besoin impérieux, son bonheur ultime de servir, c'est donc d'abord sa propre nécessité qui s'exprime.

L'égoïste, c'est l'être humain. Il ne peut faire autrement qu'être égoïste, tout tourne autour de son nombril, il est ainsi constitué, sa conscience lui fait office de monde, et autrui ne fait qu'habiter son monde. Le problème n'est absolument pas de déterminer si quelqu'un est altruiste ou égoïste, mais si la nécessité qui l'habite est en adéquation avec les impératifs éthiques qui s'appliquent à la civilisation Homo Sapiens, en d'autres termes, si son comportement est vertueux. C'est la même question qu'il faut se poser au sujet de la civilisation. Sauf que si l'individu n'est que le produit de la civilisation, la civilisation est le produit d'elle-même, elle a le pouvoir de se façonner elle-même.

### ***Tripalium tremens***

Le travail, tant redouté, craint, détesté, est un merveilleux idéal. Oh, pas celui qui sert à ramollir le cerveau avec du soda, à fabriquer de l'or pour d'inutiles bijoux, d'injurieuses fortunes, pas celui qui broie, qui lamine l'esclave pour faire la fortune de son maître. Non, le travail, celui que l'on s'inflige à soi-même pour grandir. Que l'on ne s'y trompe pas ! Le travail n'est pas apparenté au tripalium - instrument de torture romain - pour rien. Le travail, c'est de la douleur, ou alors ce n'est pas du travail. La douleur de la concentration, de la discipline, du sacrifice de soi vers soi, la douleur des limites que l'on repousse sans cesse, au prix d'un accouchement de soi-même perpétuel. Le travail, c'est le Jihad, le vrai. Le courage c'est celui de lutter contre soi-même. Pour s'élever vers la connaissance et la dignité, la sagesse. Le goût et la capacité au travail s'acquièrent par l'éducation, comme une valeur essentielle, cardinale de la dignité humaine, le moyen par lequel chacun peut s'extraire de sa médiocrité initiale, de sa médiocrité tout court.

### ***Epistémologie éthique appliquée***

A ce stade de notre exploration, Il convient de visiter un échantillon de sujets de société pour trancher ce qui doit l'être, à la lumière des éléments de justice que nous avons réunis.

Par courtoisie envers le sexe jadis appelé faible, entamons ce bref tour d'horizon par le féminisme. Pris radicalement, il s'agit d'une idéologie de promulgation du genre féminin. Or la femme est une communauté d'Hommes comme toute communauté. Ainsi, le masculinisme serait une idéologie vantant les mérites du genre masculin, le néganisme serait la mise en avant des noirs, l'homosexualisme celle des homosexuels, et ainsi de

suite. Si judaïsme, christianisme et islamisme prêchent pour leur paroisse, le féminisme aussi.

Il se trouve qu'aux origines du féminisme la cause était fort légitime car la femme était cantonnée à un rôle de seconde zone dans la société. Il fallait en promouvoir le droit. En ce XXI<sup>e</sup> siècle, au sein de la civilisation occidentale, la femme est devenue juridiquement, institutionnellement, officiellement le strict égal de l'homme. Et c'est tant mieux, c'est justice. Il demeure des batailles culturelles et sociales à mener, et lorsqu'elles sont légitimes, le féminisme l'est aussi.

Mais le féminisme du XXI<sup>e</sup> siècle révèle porter son nom jusqu'au bout, devenant lui-même sexisme. Son projet est une féminisation de la société qui doit s'opérer au nom d'une icône vénérée : la femme. Ainsi, on ne parle plus d'égalité des droits, mais de la « révolution du désir », un concept que promeut Nathalie Portman, pour dire que le désir des hommes doit être conforme au désir des femmes. Mais le désir n'est conforme à rien, à personne.

Les règles de vie en société imposent une distance que le désir franchit quand il lui plaît, et ni les hommes, ni les femmes n'y peuvent rien. A part éduquer, non pas castrer, mais éduquer au désir, aux conditions de son débordement. Offrir à chacun le respect de soi-même, c'est offrir à chacun le respect de tous. Cela n'a rien à voir avec le féminisme, c'est une problématique de condition humaine, celle qu'hommes et femmes ont en partage. L'avenir de l'Homme, c'est l'Homme, qui est hommes, femmes, homosexuels, transgenres, blancs, noirs, jaunes, athées, agnostiques, juifs, chrétiens et musulmans, bouddhistes et animistes, hindouistes et taoïstes, et qui dépasse toute problématique féministe.

### ***Le viol***

Le problème majeur du féminisme, c'est qu'il se puritanise. Voilà que le viol contamine la relation sexuelle toute entière. Un homme influent promet à une pauvre femme logis et emploi contre ses faveurs. Les deux s'arrangent, fornicquent comme il se doit, le marché est honoré. Mais voilà qu'on apprend qu'il s'agit en fait d'un viol par surprise. Si une telle situation échappe aux impératifs éthiques et constitue sans nul doute un abus de faiblesse, il faut être dément pour y voir un viol. On en vient à se demander ce qu'est une relation sexuelle ne répondant pas au qualificatif de viol. Si l'acte sexuel consenti sous condition est un viol, alors le mariage en est un autre.

### ***La prostitution***

Mais ce n'est encore rien, le plus grand méfait du féminisme, c'est l'attaque de la prostitution. Les bourgeoises puritaines sont totalement incapables de comprendre que leur propre vertu se situe là où d'autres femmes ne perçoivent que leur chatte. Elles sont incapables de comprendre que baiser contre du pognon est une perspective qui n'a absolument rien de dégradant pour un certain nombre de femmes dans une société donnée, femmes dont la dignité n'a absolument rien à leur envier, peut-être simplement la situent-elles en quelque lieu de leur corps plus en hauteur.

Elles ne comprennent pas que les abus terribles que les réseaux mafieux infligent aux filles qu'ils recrutent et parfois séquestrent, sont le fruit d'une jungle qui pousse grâce à l'absence de cadre digne pour la prostitution. Interdire la prostitution ou l'usage de la prostitution, c'est exactement du même niveau de débilité que la prohibition de l'alcool.

Aujourd'hui, les féministes parlent d'abolitionnisme de la prostitution. Rien de tel pour donner envie d'abolir le féminisme.

Une chose est certaine, sur le plan logique, dans une optique d'épistémologie éthique, rien ne permet de qualifier la prostitution de vice. Puisque l'échange d'argent n'a rien d'un vice, puisque la relation sexuelle n'a rien d'un vice, alors l'échange d'argent associé à une relation sexuelle ne peut être davantage un vice que chacune de ces deux pratiques dissociées.

La prostitution n'a rien de condamnable, mais en revanche, elle est d'une grande vertu sociale, elle est œuvre de santé publique. Elle est la mise en relation des hommes aux besoins sexuels insatisfaits, qui existent qu'on le veuille ou non, dont les conséquences ne peuvent qu'être néfastes pour tout le monde, avec des femmes sexuellement disponibles pour les accueillir. Il faut un esprit pervers pour y voir le mal. Que l'on donne la parole aux intéressées, qui regroupées en association de défense des travailleuses du sexe, font valoir leur droit et celui de leurs clients. Et que la bourgeoise qui remplit plus ou moins honteusement son devoir conjugal se taise et apprenne. La place de la prostituée dans la société est tout aussi légitime et digne que celle de l'infirmière, tout l'enjeu est de la lui offrir, la kinésithérapeute, la psychologue.

### ***Drôle de genre***

Le genre est au centre des préoccupations idéologiques de notre XXI<sup>e</sup> siècle occidental. Il y a le genre que l'on promeut, défend, et celui que l'on attaque, avec force théorie ou dénonciation de théorie, oubliant de part et d'autre que le seul genre qui définisse Homo Sapiens est le genre humain. Ce dernier est constitué de deux pôles sexuels, masculin et féminin, lesquels donnent dans la grande majorité des cas, soit des hommes, soit des femmes, mais parfois un sexe indéfini, hybride. Je veux parler des phénomènes d'androgynie, dont la science découvre tout juste certaines subtilités. En effet, il semble fort que l'on puisse naître dans le corps d'un sexe, avec le cerveau de l'autre. Pour ce qui est de différencier le sexe génital, on sait faire depuis longtemps. Mais le sexe du cerveau est une notion toute nouvelle, issue de l'observation comparée de l'activité cérébrale des filles et des garçons, qui présentent des marqueurs différentiels. Ainsi, la médecine reconnaît aujourd'hui une telle coexistence parmi les cas qui lui parviennent. Le symptôme déclencheur du circuit thérapeutique, c'est le malaise de l'enfant qui, en grandissant, s'identifie au sexe censé lui être opposé, et pour cause.

Nous voyons que le genre humain n'est pas binaire, malgré ses deux pôles, et en combinant les différentes sexualités aux genres et effacements du genre, on ouvre un panel complexe et complet de l'expression humaine dans son genre sexuel. Rien n'y est ni vertueux ni vicieux, tant que personne n'asservit, n'exploite, ne viole personne.

Il est deux autres enseignements de la science au sujet du genre que je voudrais évoquer.

Le premier, c'est que l'homme est une femme qui a migré hors de sa féminité vers la masculinité. Sur le plan physiologique, le pénis est un clitoris qui s'est développé (ou pas tellement : il y a des micropénis et des clitoris géants) et les testicules sont des ovaires qui sont descendus et sortis.

Sur le plan hormonal, la masculinité implique une « attaque » par rapport à la trajectoire du fœtus jusqu'à la puberté, qui, demeurée plus linéaire, se dirige vers la féminité.

L'Homme est, pour ainsi dire, par défaut une femme. Ainsi, hommes et femmes sont les héritiers de l'une ou la matrice de l'autre, et ne viennent donc pas le moins du monde de planètes différentes. Il faut voir dans le genre sexuel humain l'expression de deux pôles d'énergie que la littérature philosophique chinoise qualifie de yin et de yang. La tendance féminine, yin, de l'énergie, est la conservation, l'enveloppement, la protection. La tendance yang, masculine, est l'effraction, la conquête, la remise en cause. L'équilibre se trouve dans une collaboration entre ces tendances difficilement réconciliables mais qui collaborent néanmoins, ordre et chaos, pour engendrer toute chose du Cosmos, ainsi que le montre parfaitement l'épistémologie contemporaine, bien au-delà de toute philosophie traditionnelle.

Le second enseignement de la science au sujet du genre est plus récent. Il est le fruit d'études anthropologiques comparées à l'animal. Elles viennent contredire formellement l'idée selon laquelle le genre sexuel humain est culturel. Il l'est, évidemment, mais comme un prolongement du genre biologique, comme le suggère déjà avec force le fait que le cerveau lui-même réponde à un genre sexuel. En l'occurrence, dans les observations auxquelles je fais allusion ici, ce n'est pas le cerveau, mais le comportement qui est observé, celui de petits enfants humains, et de leurs jeunes cousins singes. Il se trouve que les jouets qui intéressent les petites filles, intéressent aussi les petites femelles, à qui personne n'a pu enseigner la « théorie du genre » ou son contraire. Il en va de même, évidemment, pour les garçons et les mâles. Une poupée fera le bonheur d'une jeune femelle, humaine ou singe, et la voiture, ou un truc qui roule, fera le bonheur des mâles.

Il ne faudrait surtout pas en tirer la conclusion qu'il faut nécessairement que les petites filles jouent avec des poupées, et les petits garçons avec des camions de pompier. Il faut en tirer la conclusion qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que les enfants montrent de telles préférences, car indépendamment de tout héritage culturel, philosophique existentiel, ils les portent dans leur intime constitution, celle qui dépasse même la condition humaine, la condition mammifère.

Et si une petite fille aime les voitures, un petit garçon les poupées, grand bien leur fasse. Si l'Homme est un mammifère, il est plus complexe que les autres, rien d'étonnant à ce que son genre sexuel soit, lui aussi, plus complexe qu'ailleurs. Sur le fond, faire ce que l'on aime est un droit qui s'applique sauf contraindre éthique, aussi bien à l'enfant qu'à l'adulte.

### ***Parents mode d'emploi***

Penchons-nous à présent sur l'exoparentalité, c'est à dire le projet d'élever des enfants en dehors du schéma parental homme femme. On nous dit que pour faire un enfant, il faut un papa et une maman. C'est faux. Il faut un ovule, un spermatozoïde qui y pénètre, et un utérus. Un spermatozoïde n'est pas un papa, un ovule n'est pas une maman, dont les rôles respectifs ne sont pas biologiques, mais culturels. La preuve en est que les parents d'enfants adoptés sont tout aussi parents que les autres, auquel cas l'enfant se trouve avoir évidemment des origines biologiques, mais distinctes du foyer. Que cela peut-il avoir de mal dans le cas des homosexuels, si ça ne l'est pas avec les hétérosexuels? Pour s'opposer à leur parentalité au nom de la justice, il faudrait que l'homosexuel(le) ou transgenre soit intrinsèquement malveillant ou incapable à l'égard de l'enfant. Bon courage pour faire valoir une idée pareille.

En tout cas, des études ont déjà été menées qui comparent ce que deviennent enfants issus de familles homoparentales, et familles traditionnelles. Le résultat ne montre aucune différence, ni en matière de préférence sexuelle de l'enfant devenu adulte, ni en matière d'insertion sociale. Rien ne s'oppose à l'émergence des familles alternatives, autre que la passion de ceux qui y voient une perversion, mais n'est-ce pas une poutre qu'ils ont dans l'œil ?

L'ouverture du modèle familial, intégrant d'ailleurs foyers recomposés et monoparentaux hétérosexuels, correspond à une complexification de la cellule sociale, qui correspond elle-même à la trajectoire fondamentale de notre espèce. En attendant que les enfants soient élevés indistinctement par des hommes ou femmes ou transgenres hétéro ou homosexuels sans poser de problème à quiconque, il me semble, au contraire, que le projet d'éducation des familles alternatives est en moyenne plus solide que celui des hétérosexuels lambda, qui globalement sur Terre, se contentent de procréer sans velléité particulière de prise en charge de l'enfant, autre que l'instinct le plus primaire offrant à sa progéniture lait et amour. Instinct totalement insuffisant à l'éducation. Ils se quittent par millions après avoir procréé, laissant l'enfant sans foyer stable. Les foyers exosexuels qui désirent un enfant sont globalement très impliqués dans des projets d'éducation qui vont au-delà de ce type de nécessité, et offrent finalement en moyenne, j'en suis personnellement convaincu, de meilleures conditions de parentalité que le tout-venant hétérosexuel.

Alors, vient la question du droit de l'enfant à naître, à grandir. On nous dit que tout enfant a droit à un papa et une maman. Il est difficile d'affirmer le contraire, mais cela n'en demeure pas moins une insulte à la logique. En effet, un enfant à venir a TOUS les droits. Il a le droit, par exemple, d'être une fille. Est-ce une bonne raison pour empêcher la naissance des garçons ? L'enfant qui vient au monde a le droit, oui, absolument, il a le droit d'être juif. Nous allons donc demander aux chrétiens, musulmans, athées de tous poils, goys du monde entier, de bien vouloir s'abstenir de procréer. C'est vrai, l'enfant a tous les droits, même celui d'avoir deux papas, deux mamans, pourquoi pas deux mamans dont l'une est un fait plutôt un papa, et des papas mamans en tous genres ? On s'en branle ni plus ni moins, tout simplement. L'enjeu est partout, sauf dans les parties génitales et les préférences sexuelles des adultes qui prennent en charge les enfants sur Terre.

Finissons-en avec le sujet du genre, sur les mères porteuses. Que font-elles ? Elles prêtent leur utérus à qui n'en dispose pas, peut-être leur ovule avec, ce qui ne change rien. C'est une merveille de générosité. Il n'y a aucune raison pour l'empêcher, aucun péril particulier pour l'Homme dans une telle pratique. Il s'agit évidemment, mais comme en toute chose, d'assurer la dignité pleine et entière des acteurs d'une telle entreprise. Personne ne doit forcer personne, personne ne doit exploiter personne. Faire un business de son utérus ? Et pourquoi pas ? Rien ne s'oppose à une offre pécuniaire saine, contrairement à celle que l'on trouve dans tout centre commercial de la Terre, trempée d'exploitation, d'asservissement et de misère.

Parmi les avancées du droit, le droit à l'avortement fait difficilement office d'acquis, tant il fait l'objet d'une guerre passionnelle, menée par des troupes qui se réclament du Christ. Il s'agit pour eux d'un infanticide d'autant plus insupportable qu'il est encadré par la loi. Sur le fond, il est vrai que le sujet est assez complexe car il s'agit de déterminer où commence l'enfance. Cependant, même une fois admis que l'enfance commence avant

la naissance, reste à différencier le nouveau-né du fœtus et de l'embryon, ce que ne font pas les adversaires de l'avortement, pour qui tout commence avec la fécondation. On retrouve ici la confusion de type papa maman = spermatozoïde et ovule. Si l'enfance commence avec la fécondation, on se demande bien pourquoi le spermatozoïde et l'ovule ne seraient pas sanctifiés. On se retrouve alors avec des assassins de la masturbation, et des tueuses d'enfant qui passent un cycle sans tomber enceinte. Ainsi, les adversaires de l'avortement n'ont-ils pas d'argument valable pour délimiter le périmètre de l'enfance, mais encore faut-il, pour autant, le fournir nous-mêmes au nom d'une démarche éthique, fondatrice et protectrice du droit.

La solution rationnelle que je propose, c'est la nécessaire association, pour faire d'un fœtus ou d'un embryon, un enfant, entre la charge affective des géniteurs ou toute autre personne, et l'enfant à naître. Il y a enfance s'il y a souffrance liée au sort de l'enfant. Dans le cas d'une IVG, la souffrance est celle que la mère souhaite éviter à l'enfant à naître et à elle-même. Etre désiré, c'est la condition première qui garantit à l'enfant sa place au monde, et non pas la présence d'un fœtus dans un utérus.

Enfin, la souffrance, en matière d'avortement, c'est celle de ces fous qui croient lutter contre Satan, et qui voudraient voir le triomphe de leurs tourments. L'injustice n'est pas le droit à l'avortement, l'injustice serait le fait d'obliger une mère à transformer un fœtus non désiré en enfant non désiré, promettant tout le monde à la détresse.

Cela étant dit, il est juste de limiter le délai d'IVG, car plus le fœtus se développe, plus il ressemble effectivement au nouveau-né. Mais de tous les arguments pour le droit à l'avortement, le plus pragmatique demeure sans doute le plus efficace, celui qui a permis à Simone Weil de l'introduire en France ; l'avortement est un fait de société, qu'on le veuille ou non, des femmes y ont recours, piégées par les mécanismes biologiques de leur corps. Soit elles le font dans des conditions dignes, préservées des risques pour leur santé, soit elles le font clandestinement, jusqu'au péril de leur vie.

### ***La mort***

Pour clore le chapitre des sujets de société, reste à examiner le problème de l'euthanasie. Par ce terme, appliqué à Homo Sapiens, il faut entendre le droit à la mort. Je pose cette question : A part le droit à la vie, quel droit le plus fondamental aurions-nous, si ce n'est le droit à la mort ? Quel esprit fanatique voudrait le nier ? Au nom de quoi ? Chacun a le droit de mourir, si possible quand et comme bon lui semble.

Bien évidemment, l'envie de mourir procède la plupart du temps de troubles psychiques qu'il convient de traiter. Mais la résolution à mourir peut parfaitement échapper aux prérogatives de la médecine, être issue d'un plein exercice conscient. Or, en pareil cas, il se peut fort que le suicide soit matériellement hors d'accès, peut-être pour les mêmes raisons qui poussent à choisir d'en finir, telle la maladie grave incurable, handicapante, porteuse de souffrance sans autre issue que la mort. Il est du devoir de la société, en pareilles circonstances, que d'offrir à la personne la fin de vie qu'elle ne peut s'offrir elle-même, y compris se refusant à la violence d'un suicide « traditionnel », fin de vie qu'impose le principe de dignité, pour échapper à la déchéance et au pourrissement, conformément au souhait du patient. La lui refuser, c'est faire preuve de perversité, de cruauté ou de mépris. Le droit à la mort s'applique également aux patients qui ont perdu leurs facultés conscientes, à fortiori s'ils sont plongés dans un irréversible coma, dont l'unique perspective, en dehors de la mort, est un pourrissement, un dépérissement du corps qui est le corps d'un mort.

Qu'est-ce que la mort ? C'est quand l'activité cérébrale liée à l'exercice conscient cesse irréversiblement. La mort, c'est le repos. C'est un havre de Paix, une Terre Promise à laquelle chacun a droit. Elle doit venir en temps et en heure. Elle vient souvent trop tôt, parfois beaucoup, beaucoup trop tôt. Mais il faut la respecter et même l'aimer car sans la mort, la vie serait un enfer éternel, un cauchemar sans issue. Et je réclame une sépulture pour mon frère Vincent Imbert. « Il est vivant », nous disent-ils, ses malheureux parents imbibés de vapeurs ecclésiastiques fanatiques, images à l'appui, où l'on voit un corps vide déglutir la compote qu'on lui introduit dans le gosier. C'est un massacre ignoble, infâme. Le sens le plus élémentaire de la dignité humaine impose de libérer le corps qui jadis abritait son esprit.

### ***Homo Economicus***

Le genre, la sexualité, la reproduction, la mort sont des enjeux idéologiques de taille, mais ils ne sont pas grand-chose comparés aux enjeux économiques. La civilisation Homo Sapiens du XXI<sup>e</sup> siècle souffre avant tout de crimes économiques au profit de quelques gagnants, et au détriment d'une immense majorité de perdants.

L'un des mécanismes économiques les plus impressionnants en terme de pillage, c'est celui de la Dette. En effet, les Etats sont soumis au paiement d'une rente pour alimenter capitaux et autres fonds de pension, rente répondant au qualificatif officiel de remboursement de la dette, laquelle a pour conséquence l'assèchement des finances publiques, donc l'incapacité à mener à bien les missions de l'Etat.

Au XXI<sup>e</sup> siècle, la mission de l'Etat n'est pas le service des populations qui en dépendent, mais la prospérité des capitaux qui le financent. Pendant que l'on cherche, sous le fouet des gardes chiourmes de la Dette, la rentabilité de services publics qui, par nature, ne peuvent pas être rentables, services censés s'adresser à ceux qui, justement, n'en bénéficient pas autrement, pendant que l'on assèche les crédits, on remplit les poches de ceux qui passent leurs vacances au soleil, s'ébattent dans les piscines de leurs résidences secondaires, mettent leurs enfants dans le privé, et se font soigner dans des cliniques haut de gamme. C'est au nom de la prospérité des seconds que l'on prive les premiers. On appelle cela le monde à l'envers.

Cet impôt déguisé du riche sur le pauvre plonge l'Europe dans la misère, conformément aux exigences de l'idéologie ultralibérale triomphante, qui vise la disparition de la dépense de l'Etat, c'est à dire de la mission de l'Etat, c'est à dire de l'Etat. Les services publics européens sont attaqués, vacillent les uns après les autres, mais il n'y a pas que l'Europe qui souffre de l'impératif fait à l'Etat de vertu financière. C'est le cas de tous les pays surendettés du monde, et ils sont nombreux. Certes, la soumission des Etats au remboursement de la dette n'est pas la seule cause possible de leur défaillance, mais c'est la garantie de leur dévoiement. L'Etat n'a pas de sens s'il n'a pas les moyens de mettre en œuvre sa mission, qui ne peut qu'être supérieure à la mission des créanciers, qui se portent à merveille, sans quoi ils n'auraient pas d'argent à prêter. Leur business est ultra lucratif et il doit cesser.

Qu'est-ce que l'argent ? Il est à la société ce que l'oxygène est à l'écosystème. Il est nécessaire, en tout cas jusqu'à preuve du contraire ou invention de substitut, à l'échange, lequel est indispensable au fonctionnement d'une communauté complexe. S'il venait un jour à Homo Sapiens l'idée de se trouver quelque oxygène, il faudrait le chercher là où il se trouve. Car il se trouve qu'il y en a énormément, accumulé et compressé jusqu'au crash dans des tuyaux infernaux, pendant que la canopée est

largement asphyxiée. Absurde, tarée, criminelle la logique économique qui prévaut en ce XXI<sup>e</sup> siècle, consistant à multiplier l'argent là où il se trouve déjà, et à le supprimer là où il y en a cruellement besoin.

Le capital se justifie s'il est un facteur de dynamisme, permettant à chacun de prendre part au projet de chacun. Il est insupportable quand il est l'instrument de pouvoir par lequel ceux qui disposent du pouvoir méprisent le monde entier. C'est exactement ce qui se passe quand le travail rapporte à peine de quoi survivre, mais nourrit abondamment un capital plein à craquer. C'est exactement ce qui se passe quand on pille des ressources qui abondent le capital, ressources pillées aux populations dont les dirigeants collaborent avec le capitalisme mafieux dont nos dirigeants sont les garants, population qui, éreintées de misère, tentent de rejoindre nos rives pour y être pourchassées par nos flics et nos fachos s'ils ne se noient pas en route. C'est exactement ce qui se passe quand les puissances industrielle et financière, puisqu'elles sont combinées, fabriquent des produits nocifs, toxiques, vicieux de toutes natures, comme l'industrie phytosanitaire, alimentaire, ou comme tout pollueur majeur dont la production ne sert à rien d'autre qu'au « bénéfice » du capital investi. C'est exactement ce qui se passe quand les actions financières deviennent des algorithmes dont le seul usage est de multiplier l'argent par l'argent, entraînant spéculation aux effets ravageurs sur les populations exposées, et crashes boursiers. S'il n'y avait que les courtiers qui perdaient leur mise dans un crash. Mais c'est la population entière qui se crashe, qui n'avait au demeurant rien vu des sommes faramineuses ainsi volatilisées. Homo Sapiens fera sa révolution économique un jour ou l'autre, bientôt j'espère, ou crèvera comme une meute de chiens affamés, enragés et désorientés.

### ***Humilité***

Mais voilà, je n'irai pas plus loin ici et maintenant, nous arrivons au terme de ce bref récit de la condition humaine. Il faut conclure sur un concept clé, que je n'ai pas discuté plus tôt faute d'une meilleure organisation de ma pensée, je parle de l'humilité. Elle est la valeur la plus universelle, meilleur ferment de la vertu. Elle s'enseigne et s'apprend, comme le reste, fût-ce à l'école, ou à l'école de la vie.

L'humilité est à ne pas confondre avec la modestie, qui n'a rien à voir. La modestie est intrinsèquement fautive, elle est dissimulation ou renoncement, soumission. L'humilité est lucidité. Elle n'empêche pas l'ambition, l'exploration des plus larges horizons. Rien n'est impossible mais il faut savoir tout mesurer, y compris soi-même, telle est l'humilité.

### ***Ici moi-même***

Pour ma part, je suis plein de grands rêves, j'habite quelque lointain Cosmos, mais sur Terre je suis assez incapable de ce que la société réclame à ses membres, et de ce que je me réclame à moi-même. Je suis, à vrai dire, ayant tout raté, ce que l'on appelle un loser, en tout cas un loser social. Est-ce pour cette raison que je souhaite changer les règles du jeu ? Changer le monde pour m'éviter le travail de me changer moi-même ? Evidemment la nécessité qui me meut est issue de mon propre gouffre, et c'est la raison pour laquelle je me retrouve si profondément en résonance avec la détresse du monde, de notre espèce. Cela n'empêche pas mon message d'être opportun, s'identifier à la cause que l'on épouse est la condition pour l'épouser.

Ce n'est pas moi qui porte le projet de changer le monde, c'est le projet de changer le monde qui me porte. Le monde changera, que je le veuille ou non, qu'on l'aime comme ça ou pas, il changera bientôt parce qu'il est au bout de lui-même. La seule question est de savoir le degré de violence qu'il faudra traverser au cours des mutations à venir.

Apocalypse maintenant

En attendant l'Apocalypse, qui n'est autre qu'une métamorphose, songeons aux principaux devoirs pratiques auxquels nous astreint le principe d'humilité.

Sur le plan idéologique et politique, l'humilité exige le doute et la contradiction. Le doute, c'est le vertige auquel chacun doit se soumettre qui croit détenir quelque vérité, car il répond à la hantise de l'illusion, de l'erreur. Quiconque ne se demande pas sans cesse ce qui, objectivement, distingue la qualité de son raisonnement du raisonnement inverse, ne peut que grossir les rangs de ceux qui, de part et d'autre des barricades idéologiques, s'invectivent mutuellement sans avoir la moindre idée de quoi ils parlent. Militer pour ou contre une cause n'a aucun sens, si l'on ne soumet pas son jugement à l'empire de la rationalité, ce dont on ne s'assure qu'en produisant des arguments supérieurs à ceux que l'on attaque.

A mon sens, tout le monde n'a pas légitimité à prendre part au débat public. Il faut, pour y prétendre, savoir penser, réfléchir. Cela s'enseigne, c'est pourquoi je voudrais que chacun l'apprenne. Mais si on ne l'a pas appris, d'une façon ou d'une autre, on ne le sait pas. Le débat d'idée est un concert. Certes, il y a opposition, antagonisme, mais on les trouve également dans la musique. La réalité de la rivalité des idées, c'est qu'elles collaborent en s'affrontant. Aussi, se livrer au débat avec l'ennemi ou adversaire idéologique, c'est produire une prestation, de plus ou moins bonne qualité, comme en musique. L'humilité exige que l'on ne monte pas sur scène pour exécuter sa partition si l'on ne sait pas jouer.

J'ai écrit ce texte pour provoquer le débat, la controverse. Je ne crois pas au pouvoir de persuasion, en tout cas pas au mien. Je crois en la nécessité pour chacun de répondre aux questions qui se posent, et j'espère les poser. Je veux défendre mes réponses. Rien ne me stimule et ne m'enthousiasme davantage que le débat de qualité, avec des adversaires de qualité, d'où qu'ils viennent.

Infiniment merci à José Setien, homme sage qui accoucha ce texte, par ses encouragements et sa critique, endurant mes textos fiévreux et mes coups de fil intempestifs pendant tout le travail.